

Journal de guerre de l'institutrice de Janville

Ce « Journal de guerre d'une jeune Normande », a été tenu par Mademoiselle Madeleine Quintaine, institutrice et secrétaire de mairie à Janville lors de la bataille de 1944. Devenue Madame Betts-Quintaine, l'auteure, qui vit aujourd'hui aux États-Unis, a dactylographié son journal de guerre, qui représente un cahier de 77 pages.

D'aucuns pourraient se demander pourquoi une « jeune Normande » a décidé de publier son journal de guerre, quarante ans après... Le fait est que j'ai peine à imaginer que l'on trouve à s'intéresser à ces aventures très personnelles, et pas tellement extraordinaires. Combien d'autres ont vécu des expériences plus rares, plus dangereuses, plus intéressantes... Et pourtant, je me suis finalement laissé persuader d'évoquer ces souvenirs qui couvrent la période allant du 6 juin au 29 août 1944. Quand j'y réfléchis bien cependant, je pense que j'ai peut-être quelques bonnes raisons pour souhaiter que ce journal voie le jour : le fait que je me sois trouvée « là » (du moins pas trop loin) le 6 juin, puis que j'aie connu une période d'attente, comme beaucoup d'autres, mais une attente qui se faisait chaque jour plus difficile, particulièrement pendant la deuxième quinzaine de juillet alors que toutes les villes et tous les villages environnants avaient reçu l'ordre d'évacuer (pourquoi n'avons-nous jamais reçu le nôtre ?) ; notre exode, nos expériences sur les routes - et dans les trains - alors que tout commençait à s'écrouler autour des Allemands ; la « bataille de Paris » (eh oui ! Nous y étions aussi) ; le défilé triomphal conduit par De Gaulle le samedi 26 août et, finalement, le retour en cette Normandie déchirée par les batailles, et jonchée de morts. J'espère en tout cas que ce sont de bonnes raisons.

Jour J à Janville, mardi 6 juin 1944

Depuis une dizaine de jours, nous étions réveillées chaque nuit par le bruit des bombes qui tombaient sur Caen et ses environs mais, après deux ou trois heures, le bruit s'arrêtait et nous pouvions nous rendormir. Cette nuit-là, le bruit qui nous réveille, vers minuit, continue sans interruption, et nous pouvons entendre les avions qui tournent en rond et laissent tomber leurs bombes sans discontinuer à quelques kilomètres au nord de ce petit village normand dont je suis la seule institutrice. Ces bombes doivent être énormes car la maison d'école où nous logeons tremble sur ses fondations et plusieurs vitres sont brisées. Bien sûr, il est impossible de dormir dans ces conditions et ma mère s'exclame : « S'il ne se passe pas quelque chose d'extraordinaire, ce sont de vrais salauds ! » Heureusement, un des événements les plus importants du siècle vient de commencer, mais nous n'en comprendrons toute la portée et toute l'ampleur que beaucoup plus tard.

À six heures, je ne tiens plus au lit et je me lève pour aller aux nouvelles. Le bruit est encore intense et les avions continuent à bombarder. Quoi ? Autour du puits de l'école, plusieurs personnes discutent la nouvelle merveilleuse : on aurait vu quelques parachutistes près d'ici - il a fallu attendre l'automne pour comprendre qu'il s'agissait de parachutistes anglais et canadiens dont la mission était de détruire les ponts sur la Dives, et notamment à Troarn, en aval de Janville. Malheureusement, un grand nombre de ces parachutistes avaient été poussés vers le sud, dans la direction de Janville. Ceux que nous avons rencontrés étaient les plus fortunés, car nombreux sont ceux qui ont trouvé la mort dans les marais de la Dives, à l'est de Troarn, inondés depuis plusieurs mois par les Allemands.

Il est bien évident que les enfants ne sont pas venus à l'école ce matin-là : c'est le grondement des avions qui a annoncé le commencement anticipé des grandes vacances. J'enfourche donc ma bicyclette pour aller à Troarn où habitent ma sœur et son mari, propriétaires du café-épicerie qui se trouve en face de l'église. Troarn, bourg d'environ 650 habitants à cette époque, est situé sur la route Caen-Rouen, à 14 km à l'est de Caen. J'espère y apprendre ce qui se passe ; peut-être même rencontrerai-je un ou deux des parachutistes dont j'ai entendu parler ? Malheureusement, ce souhait ne se réalisera pas. Mais les Troarnais que je rencontre sont très excités : une jeep pleine de soldats anglais a grimpé la côte de Troarn, venant de l'est, et ils ont tué un soldat allemand qui se trouvait sur le trottoir devant l'église [*il s'agit des sapeurs parachutistes du Major Roseveare*]. Il est évident que quelque chose de très important vient de commencer mais, pour le moment, ni Anglais ni Allemands ne sont visibles. Où sont donc tous les soldats qui occupaient encore la ville hier ?

Je rentre à Janville où j'apprends qu'il y a un « *tommy* » blessé dans un petit chemin non loin de là : son parachute s'est accroché à un arbre et il est tombé. Naturellement, je vais le voir au plus vite. Deux autres soldats sont avec lui et je fais ainsi la connaissance de trois de nos libérateurs ! Le parachutiste blessé s'appelait Robert Taylor. Peu après, M. Glasson, le charcutier de Troarn qui, semble-t-il, travaille pour la Croix-Rouge, arrive avec sa camionnette et emmène le blessé à l'hôpital de Caen. Je me suis souvent demandé ce qu'était devenu ce Robert Taylor, ainsi que tous les autres soldats que nous avons rencontrés par la suite. Avant de partir, il distribue toutes ses possessions, préférant les donner à des Français plutôt que les laisser prendre par des Allemands. Les deux autres soldats vont essayer de rejoindre le gros des troupes à Ranville.

Vers deux heures de l'après-midi, je décide de retourner aux nouvelles à Troarn. Le bruit continue, toujours intense, en direction de la mer mais, sur la route, c'est la solitude la plus absolue. À mi-chemin de la côte, j'entends des bruits de fusillade. Tous les volets sont fermés et il n'y a personne dans la rue. Cela m'inquiète beaucoup et je n'ose m'aventurer plus loin.

L'après-midi se traîne en discussions avec les uns et les autres. Un homme qui vient d'arriver de la mer nous décrit ce qu'il y a vu, en fait peu de choses puisque le « vrai » Débarquement avait lieu assez loin de nous, de l'autre côté de l'Orne. Je décide de retourner à Troarn une troisième fois.

Quand j'y arrive, je découvre que pas mal de vitres ont été brisées et que les fils électriques pendent tristement sur leurs poteaux. J'apprends, avec regret, que plus de cinquante soldats anglais se sont arrêtés sur le parvis de l'église, juste en face de la maison de Jeanne et Michel, et qu'ils tiraient sur tous les Allemands qui essayaient de s'approcher d'eux. Ils y sont restés plus de deux heures ! Si j'avais su cela, je ne serais certainement pas retournée à Janville.

Quand je rentre à la maison, on me dit qu'il y a un parachutiste chez Madame Flaubert, une voisine, et elle a demandé si je pouvais venir essayer de le rassurer. Il a en effet l'air d'avoir très peur, ce qui est bien compréhensible étant donné sa jeunesse, mais je ne peux pas faire grand-chose pour lui. Il m'offre une cigarette : ma première cigarette anglaise.

« Tout-Fou », nom que nous avons donné à un jeune Français assez étrange qui disait appartenir à l'*Intelligence Service*, nous raconte alors que les Allemands ont décidé de ne résister que vingt-quatre heures sur la côte, puis de se retirer à cinq kilomètres. Tout cela nous semble merveilleux, mais ne se réalisera malheureusement pas. Une chose était cependant vraie : les Alliés avaient commencé la libération de l'Europe de l'ouest ce jour-là, en débarquant sur la côte de Normandie, non loin de chez nous. Ce même « Tout-Fou » nous dit aussi que « quelque chose

d'extraordinaire » (mais quoi ?) va se passer cette nuit et que nous ne devons pas nous coucher. Beaucoup des gens du village le croient et vont dans les champs pour y passer la nuit tandis que maman et moi décidons de nous mettre au lit, sinon de dormir.

Mercredi 7 juin : l'attente

C'est avec l'espoir d'une libération prochaine que la journée commence. J'attends les élèves jusqu'à neuf heures mais personne ne vient, et je comprends fort bien que les parents aient hésité à envoyer leurs enfants à l'école puisque nous continuons à entendre le bruit des bombes et des obus vers la côte. Je pars donc pour Troarn, et les nouvelles qui y circulent me rendent particulièrement heureuse : les Anglais sont à trois kilomètres du village et ils arriveront ici cet après-midi, demain au plus tard !

De retour à Janville, je vais avec « Tout-Fou » et deux habitants du village (Madame Lacour et Monsieur Raymond Leroy) rendre visite à Franck Cave, le jeune soldat dont j'ai fait la connaissance hier soir. Il ne dit qu'un seul mot : « *News ?* » (Des nouvelles ?), question à laquelle il m'est difficile de répondre. Il se cache depuis hier soir, près d'une haie dans un champ, et nous décidons de lui chercher une cachette un peu plus confortable dans une maison voisine. Puis nous passons un bon moment à bavarder et à admirer son équipement dont il est très fier. Après lui avoir servi quelque nourriture, nous nous dispersons pour aller déjeuner nous-mêmes. Madame Ève, la fermière la plus proche, me demande de la présenter à ce jeune Anglais et nous prenons rendez-vous pour l'après-midi. Un Monsieur Provost m'affirme qu'il fait tout en son pouvoir pour conduire Franck vers un groupe de parachutistes qui se cachent dans le voisinage. Il sait probablement où ils sont mais ne me le dit pas. Lorsque je le revois l'après-midi, il se conduit d'une façon étrange et refuse de me dire où sont les parachutistes ; il ne fait que répéter qu'il pourrait y avoir des espions et qu'il faut faire très attention. C'est ce que je dois répéter à Franck qui est, bien sûr, extrêmement déçu.

La situation se complique encore lorsque Jacques Boyer, un jeune Janvillais, décide d'aller au « Château des deux vieilles filles » parce qu'il est persuadé que les Anglais s'y cachent. Évidemment, ces deux dames prétendent ne rien comprendre et refusent de parler. Finalement, elles me conseillent de revenir dans une heure et promettent de me dire tout ce qu'elles savent. Une heure plus tard, j'apprends que Franck a disparu ! Je cours au « château » (lisez : manoir) et j'y arrive juste au moment où il traversait la rue et entrait dans le parc en compagnie des deux vieilles filles. Jacques Boyer ne se trompait pas !

Dans la soirée, je peux écouter les informations chez les Blacher, des fermiers de Saint-Pierre-du-Jonquet, à trois kilomètres de Janville, qui ont une radio à pile (car il est bien évident que nous étions sans électricité depuis la nuit du 6), et j'apprends avec joie que Bayeux est libérée ! Sur le chemin du retour, je rencontre un pilote - je crois que je n'ai jamais su sa nationalité - que quelqu'un a conduit au « château ». Je les suis et retrouve ainsi Franck, un peu moins inquiet maintenant qu'il est entouré de camarades. Ils me demandent de revenir demain pour leur donner les dernières nouvelles, mais je ne les reverrai jamais : pendant la nuit, des Français de la région les ont aidés à retrouver leurs lignes. Une autre chose que j'ai apprise plus tard, c'est qu'il y avait dans notre « coin » encore plus de parachutistes que je ne pensais. La grande majorité d'entre eux est cependant parvenue à rejoindre les lignes anglaises grâce au courage de quelques Français anonymes.

Mais les bruits de guerre continuent au loin et on dit que Caen a été bombardée pendant la nuit du 5 au 6 : beaucoup de maisons auraient été détruites ou brûlent. J'espère pouvoir y aller d'ici quelques jours car je m'inquiète beaucoup au sujet des membres de notre famille et des amis qui y vivent. C'est à Caen que j'ai grandi et fait mes études. Je n'avais quitté cette ville qu'à l'automne de 1941 pour devenir la « jeune institutrice » de Janville.

Jeudi 8 juin : le désenchantement commence.

Et pourtant la radio annonce que Troarn est libérée ! Mais, quand j'y arrive, deux soldats allemands montent la garde au bas de la côte ; ils ont l'air d'avoir très peur bien qu'ils soient protégés par un canon. Ils demandent leur carte d'identité à tous ceux qui essaient d'entrer dans Troarn, et s'inquiètent bien sûr de savoir s'il y a des Anglais dans la région. Des bruits de bataille nous parviennent de Bavent, un village situé à 4 kilomètres au nord de Troarn, que les Anglais n'ont pas encore libéré...

Malgré tous ces événements, je vais donner leur leçon hebdomadaire aux deux enfants Salavin qui vivent, avec leurs parents, dans une autre ferme de Saint-Pierre-du-Jonquet. Sur le chemin du retour, je rencontre un soldat allemand à bicyclette qui m'arrête pour me questionner :

- « Est-ce que le pont du Ham est loin ? »
- « À environ deux kilomètres. »
- « Y a-t-il des maisons près de ce pont ? »
- « Quelques-unes. »
- « Avez-vous vu des Anglais ? »
- « Oh non ! Je ne pense pas qu'il y en ait dans cette région ! »
- « Mais si ! J'ai trouvé ce revolver britannique il y a quelques minutes. »
- « Vraiment ? Peut-être qu'ils se cachent dans les champs ou dans les haies ? »

Naturellement, ces commentaires ne le réconfortent guère. Un peu plus loin, je rencontre encore deux Allemands à cheval, puis six à pied. Tous se dirigent vers Le Ham. Que se passe-t-il ? Je m'arrête à la ferme de Monsieur Blacher qui me montre sa radio. Isigny (ma ville natale) et Trévières sont maintenant libres.

Vendredi 9 juin

Tout va mal. Il pleut et nous n'entendons plus le moindre bruit de guerre. La radio annonce seulement que la « bataille de Caen » est sur le point de commencer. Cependant, Monsieur Blacher a décidé d'aller à Caen demain car sa mère et son frère Robert y vivent ; je décide donc de l'accompagner pour essayer d'avoir des nouvelles de notre propre famille - la famille de mon oncle Legoupil, le frère de maman, ma tante, leurs deux enfants, Pierre et Paul, et la femme de Pierre, Renée. La nuit est longue quoique les bombardements se fassent entendre à nouveau au loin.

Samedi 10 Juin

Nous nous mettons en route, à bicyclette, à 6h45. Il a plu toute la nuit et le ciel est couvert de nuages. Jusqu'à Argences, le voyage se passe sans incident et nous entendons très peu de bruits de guerre. Sur la route de Paris, les signes de destruction sont nombreux. Trous de bombes ou

d'obus, fils électriques ou téléphoniques qui pendent de leurs poteaux, maisons endommagées, voitures détruites ou abandonnées. De nombreux avions nous survolent, et nous pouvons entendre clairement le bruit des canons et des mitrailleuses.

Dès les abords, Caen ressemble à une ville morte. Les boulevards Leroy et du Maréchal Lyautey sont cependant à peu près intacts, les destructions ne commençant qu'à la gare mais, de l'autre côté de l'Orne, le spectacle est effrayant : la partie de Caen qui s'étend entre la caserne et la Prairie n'est plus qu'un amas de ruines fumantes, et il est bien sûr impossible de rouler à bicyclette. Cependant, la poste principale n'a que quelques vitres brisées, mais il ne reste rien de l'hôtel de ville, tout proche, tandis que les maisons qui l'entourent ne sont pas dans un trop mauvais état. Dans les rues de Strasbourg et Saint-Pierre, les maisons sont encore debout bien que toutes les vitres soient détruites. Il est difficile de progresser dans la rue de Geôles (qui s'étendait au pied de l'ancien château, où se trouvait alors la caserne) où les Legoupil occupaient un appartement au numéro 46. Je peux pénétrer dans leur logis encore debout par une fenêtre mais je le trouve vide et tout montre qu'ils l'ont quitté à la hâte.

Ne sachant où les trouver, je me prépare à quitter la ville en remontant la rue Saint-Jean : de tout ce quartier il ne reste qu'un énorme tas de ruines et il est impossible de remonter cette rue, même en portant ma bicyclette. Je suis très inquiète parce qu'une amie y vivait avec ma mère. Heureusement, je les retrouverai, lors d'une de mes visites, dans l'église Saint-Étienne qui avait accueilli les réfugiés. Elles s'étaient enfuies dans la nuit du 6 sans prendre le temps de s'habiller ou d'emporter quoi que ce soit. Je dois donc faire un grand détour pour sortir de la ville, mais c'est partout la même vision d'une ville détruite ou abandonnée. Le voyage de retour, que je fais seule car Monsieur Blacher est allé à la recherche de sa propre famille, est sans histoire et je suis de retour à Janville à onze heures.

L'après-midi, je décide de retourner à Troarn une fois de plus, mais on me conseille de laisser ma bicyclette à la maison car les Allemands réquisitionnent tous les véhicules, quels qu'ils soient : il semblerait qu'ils se préparent à battre en retraite. Pourtant, je croise une longue colonne de tanks qui se dirige vers Barent...

La soirée m'apporte une très agréable surprise : Monsieur Ève, sachant que j'essaie de fabriquer un poste de radio, m'en apporte un. Et quelle radio ! Il l'a trouvée dans un de ses champs : comme les parachutistes du premier jour, le vent l'avait poussée jusqu'à nous. Il est bien évident que je l'accepte avec plaisir. Le soir venu, il me l'apporte en grand secret - ce serait évidemment dangereux si les Allemands venaient à apprendre que je suis en possession d'un tel poste, d'autant que j'apprendrai plus tard que c'était un poste récepteur et émetteur (ce poste se trouve encore dans le grenier de ma sœur à Troarn). Il fait nuit et, sans électricité, je ne peux voir de quoi ce poste est capable, mais, à l'aide des notices explicatives, j'espère bien écouter les informations sur « mon » poste demain matin.

Dimanche 11 juin

Dès mon réveil, je m'attaque à la radio et, à l'aide des dessins et des explications, je parviens à la monter sans trop de mal. Malheureusement, aucun son ne sort. J'en conclus que c'est un poste à l'usage des parachutistes, pour transmettre et recevoir des messages à courte distance. J'espère que Monsieur Blacher pourra me donner quelques conseils.

À neuf heures et demie, ma mère et moi allons à l'église du village, mais on nous dit que le prêtre qui réside dans un autre village ne viendra plus jusqu'à la fin de la guerre. Alors, je vais immédiatement chez M. Blacher. Monsieur Blacher et son frère Robert, qui s'est réfugié à la ferme avec sa mère, regardent les explications ; mais je sors de cette conférence assez découragée car ils ne pensent pas que je ne pourrai jamais rien entendre sur ce poste. Cependant Robert (Bob) offre de venir le voir cet après-midi, car je n'avais emporté que les notices explicatives au cas où j'aurais rencontré quelques Allemands.

Comme Bob n'est pas encore arrivé à trois heures, je retourne - à pied - à Troarn. Quand j'arrive au café-épicerie, je trouve Jeanne et Michel dans tous leurs états : une dizaine d'Allemands ont fait une descente dans leur café et ont réquisitionné une bonne quantité de vin et de liqueur. La soirée traîne en longueur, et je retourne une fois de plus chez les Blacher. Lui et son frère ont décidé d'aller à Caen demain et je décide de les accompagner.

Lundi 12 juin

Nous nous mettons en route tôt l'après-midi. Les avions continuent à voler dans le ciel et les canons anti-aériens tirent sans discontinuer. Le long de la route le spectacle est le même : ni mieux, ni pire. Nous rencontrons deux hommes qui retournent à Paris et qui acceptent de poster pour nous quelques lettres que nous écrivons rapidement. Les fenêtres de la rue de Geôle sont maintenant protégées par des planches : ils sont donc revenus et je ne pense pas qu'ils aient quitté la ville. Je vais alors chez des amis communs dont la maison se trouve dans le quartier de Caen non touché ; ceux-ci me disent en effet que je peux trouver la famille Legoupil rue de Maltot chez d'autres amis. Je suis bien heureuse de les revoir tous sains et sauf - pour le moment.

Je n'ai rien d'autre à faire et je rentre à Janville, saine et sauve moi aussi.

Mardi 13 juin

Déjà une semaine ! Mais une semaine qui ne nous a pas apporté la liberté. La journée entière se passe en tentatives, infructueuses, pour construire un poste à galène puisque la radio anglaise est toujours muette. Robert Blacher a promis de venir m'aider demain.

Mercredi 14 juin

Bob tient sa promesse et nous passons pas mal de temps à étudier les notices explicatives anglaises - une fois de plus sans résultat. Et pourtant, il y a deux jours, j'ai entendu une voix qui disait : « *Personally, the officers...* » (Personnellement les officiers...) - elle peut donc marcher cette radio ! Les tentatives sont tout aussi infructueuses avec le poste à galène. Je devrai donc continuer à dépendre de Monsieur Blacher pour les nouvelles de la guerre. Je retourne à Saint Pierre du Jonquet avec Bob car je vais donner une leçon à son neveu et à sa nièce. C'est presque comme si rien n'avait changé dans notre vie.

Jeudi 15 juin

En marchant vers la ferme des Blacher, où je vais une fois de plus aux nouvelles, je rencontre Bob. Il me décide à l'accompagner jusqu'à Argences. C'est une longue marche mais il fait beau et le temps passe vite en bavardages. La guerre semble très loin et le Débarquement une fiction, d'autant plus que nous n'entendons plus que le bruit de quelques avions au loin.

Vendredi 16 juin

Les nouvelles sont maigres et la journée traîne dans l'attente de ce qui n'arrive jamais. Heureusement, Bob retourne à Caen avec sa mère demain pour voir l'état de leur maison et je décide de les accompagner.

Samedi 17 juin

Il pleut toute la matinée. En dépit de cela, les voyageurs sont fidèles au rendez-vous à 12h30 et nous nous mettons en route sous la pluie. Avant même d'arriver à Argences, nous sommes trempés comme des canards quoique, grâce au mauvais temps sans doute, les avions ont complètement disparu. Aux abords de Caen cependant, nous entendons des bruits d'obus qui tombent non loin de là. À peine entrés dans la ville, nous devons mettre pied à terre car le pneu avant de Bob a crevé. Comme nous marchons vers leur maison rue de Bayeux, dans la partie ouest de la ville, les bruits de bataille sont intenses, mais nous comprenons très vite que ce sont les canons allemands qui tirent dans la direction des Anglais, vers l'ouest.

Louise, une ancienne voisine qui tient une crèmerie et à qui j'apportais du beurre des fermes de Janville ces derniers mois, est très surprise de me voir et bien heureuse de prendre possession de son beurre. Évidemment, j'en porte aussi rue de Maltot. Puis j'accompagne Bob et sa mère jusqu'à leur maison ; ils l'avaient abandonnée le 6 juin et je peux voir de mes propres yeux ce que les Allemands ont fait d'une maison vidée de ses occupants. Je les accompagne encore chez des amis, mais la plus grande partie de cette visite se passe dans la cave ! Dans ce quartier de Caen, les Allemands sont nombreux et on voit qu'ils préparent fébrilement la défense de la ville. Je me retrouve aussi avec un pneu crevé (en fait je l'avais crevé moi-même pour pouvoir faire le chemin du retour seule avec Bob...) La paix revient comme nous nous éloignons de la ville, mais la pluie n'a pas cessé une minute et nous sommes absolument trempés quand nous réintégrons nos demeures respectives à huit heures ce soir-là.

Dimanche 18 juin

Peu de chose à signaler. Le seul fait qui montre que la paix n'est pas revenue est l'arrivée de nombreux réfugiés de Bures, Bavent et autres villages de la région : ils ont été chassés de leurs maisons par les Allemands, ou par les obus. Ces longues lignes, marchant lentement vers le sud, ne sont pas un spectacle réjouissant. Quand je vais aux nouvelles, j'apprends que « les opérations sont stationnaires » à cause du mauvais temps sans doute. Je rencontre d'autres réfugiés sur le chemin du retour.

Lundi 19 juin

Rien à signaler. C'est presque comme si le Débarquement n'avait pas eu lieu. Et pourtant, combien de jeunes gens sont déjà morts pour nous libérer !

Mardi 20 juin

Le commencement de l'après-midi est occupé par une autre promenade avec Bob, dans la campagne cette fois-ci. Lorsque je rentre à la maison, maman me dit que six réfugiés vont s'installer chez nous : Mme Lechevalier - la mère -, ses deux filles dont une mariée (Monsieur et Madame Ferdy) et les deux enfants du couple. La soirée se passe à écouter le récit de leurs propres aventures : les Allemands leur ont donné seulement quelques heures pour quitter leur maison et, chose plus grave, ont gardé le fils de Madame Lechevalier comme otage.

Mercredi 21 juin

En tant que secrétaire de mairie, je dois m'occuper des réfugiés qui se sont installés à Janville. Malheureusement, un certain nombre d'entre eux ne sont pas très aimables, et j'avoue que je perds patience plus d'une fois : ils devraient pourtant savoir que je ne fais pas ce travail pour m'amuser ! (Ce sont bien là les pensées d'une jeune fille inexpérimentée dans les rigueurs de la guerre). Le soir, je retourne une fois de plus chez les Blacher : Bob va à Lisieux demain et il y mettra quelques lettres à la poste pour moi.

Jeudi 22 juin

Ce jour-là, je fais le voyage à Caen seule pour la première fois. Les avions sont à nouveau dans le ciel, lâchant leurs bombes non loin de là, sans doute sur les lignes ennemies à l'ouest de Caen. J'arrive cependant sans encombre. Je rends visite aux Legoupil et à des amis auxquels j'avais apporté quelques provisions, mais le but principal de ma visite est le Lycée Malherbe où s'est réfugiée l'administration de la ville. Je vais donc au bureau de l'Inspection académique où je dois remplir un formulaire pour toucher (quand ?) mon chèque pour le mois de mai. Puis, je vais au Bureau du Trésor où j'obtiens, non sans quelque difficulté, 100.000 francs pour les réfugiés (une grosse somme d'argent à cette époque). Sur le chemin du retour, il y a peu de circulation et je rencontre seulement quelques véhicules militaires, allemands bien sûr.

L'après-midi est longue et j'attends le soir avec impatience pour avoir des nouvelles de la guerre. Malheureusement, la BBC ne dit rien de la bataille ; elle dit seulement que Caen et Lisieux sont presque entièrement détruites.

Vendredi 23 juin

Tout l'après-midi est occupé à distribuer aux réfugiés l'argent que j'ai rapporté de Caen hier.

Samedi 24 juin

Les journées semblent de plus en plus longues et nous oublions parfois que la guerre est si proche de nous. Nous entendons encore quelques bruits au loin, mais rien qui ressemble aux premiers jours. Nous continuons à espérer que les Allemands vont battre en retraite et abandonner la région aux Alliés ; ils sont cependant peu nombreux autour de nous – d'autres tâches les ont appelés un peu plus loin.

Une promenade avec Bob est le seul événement intéressant de la journée.

Dimanche 25 Juin

L'après-midi, maman et moi allons à la ferme des Blacher pour leur prêter quelques livres. Madame Blacher m'annonce que son fils ira à Caen demain et, naturellement, je l'accompagnerai. Nous prenons rendez-vous pour quatorze heures. Puis Jeanne, ma sœur, vient nous rendre visite et je la raccompagne jusqu'à Troarn. Je marche beaucoup ces jours-ci !

Lundi 26, mardi 27, mercredi 28 juin

Très peu de chose à signaler. Les journées sont généralement remplies par des promenades, à pied ou à bicyclette, à Troarn, Caen ou Argences. À Janville, je continue à m'occuper des réfugiés, mais la libération ne progresse nullement du côté de Caen. L'action se situe plutôt dans le secteur américain, vers Saint-Lô et le Cotentin.

Jeudi 29 juin

Après une journée très ordinaire (du moins, aussi ordinaire qu'elle pouvait l'être étant donné les circonstances) la soirée m'apporte une très grande surprise. Une fois de plus, je m'amuse avec la radio anglaise - je ne sais d'ailleurs pas pourquoi car j'ai déjà fait de nombreuses tentatives qui sont toutes demeurées infructueuses. Vers 21h15 donc, à l'heure des informations en français de la BBC, je l'allume et je reste sans voix quand j'entends, très clairement, les quinze minutes de nouvelles. Tout le monde dans la maison est terriblement excité (moi la première) d'entendre une voix qui nous parvient de Londres. Malheureusement il y a beaucoup d'interférences et je suis bientôt obligée de l'éteindre, mais j'espère bien ne plus jamais avoir besoin d'aller à la chasse aux informations.

Quatre autres réfugiés se sont installés chez nous. Maman et moi allons chercher refuge pour la nuit dans une maison voisine tandis que les nouveaux visiteurs s'installent du mieux qu'ils peuvent dans notre chambre.

Vendredi 30 juin

Au réveil, nous avons une autre surprise, mais peu agréable cette fois : la cour de l'école a été envahie par des camions allemands, y compris leur cuisine. Quand je vais lire la température au thermomètre extérieur (acheté par les élèves), je m'aperçois qu'il a disparu ! L'après-midi, un officier vient à la maison et nous réclame deux pièces. La seule que nous puissions lui offrir est la salle de classe qui ne semble guère le satisfaire - néanmoins il en prend la clef. Malgré la présence

des Allemands, nous écoutons les informations de la BBC mais quelqu'un monte la garde à l'entrée du jardin.

Samedi 1er juillet

Tandis que j'écris quelques lettres dans l'intention de les porter à la poste d'Argences cet après-midi, un Allemand entre dans la cuisine et me dit qu'en tant que secrétaire du maire, je dois lui trouver une maison pour faire un poste de premiers soins. Je lui fais visiter une maison qui se trouve à un kilomètre d'ici et qui est habitée par des réfugiés. Elle semble d'abord le satisfaire, mais il finit par décider qu'elle est trop sale et trop sombre pour recevoir des malades et des blessés. Nous retournons à la maison et il visite la mairie qui se trouve au-dessus de la salle de classe ; c'est dans cette pièce que se réunissent une fois par mois, le maire et ses adjoints, que se font les mariages et où, depuis la guerre, nous distribuons les cartes de rationnement mensuelles. Malheureusement, il décide de la prendre ainsi qu'une petite pièce près de la salle à manger dont il fera sa chambre. La maison sera bientôt trop pleine !

Pendant l'après-midi et avant qu'il ne s'installe, nous cachons la radio anglaise dans le grenier, là où se trouvent déjà quelques-uns des postes du village puisque le gouvernement de Vichy avait donné en mars dernier l'ordre à tous les Français de les apporter à la mairie de leur ville ou de leur village - ils espéraient sans doute nous empêcher d'écouter les informations de la BBC. Il est évident que la plupart des Janvillais n'avaient pas obéi à cet ordre... Quand tout est organisé, il me reste encore le temps de faire la promenade, devenue journalière, avec Bob.

À la nuit tombante, notre occupant est installé dans sa chambre et peut entendre tout ce que nous faisons et disons. Nous n'osons pas allumer le poste et nous allons (Mme Ferdy, sa sœur et moi) à une maison voisine où il y a un poste à galène. Quand nous revenons, l'Allemand est dans le jardin et il nous demande si nous avons fait une bonne promenade ; bien que nous soyons trempées jusqu'aux os par la pluie normande, nous lui répondons « *Prima* » - ce qui est vrai puisque nous venons d'entendre la voix de Londres.

Les Allemands se font de plus en plus nombreux dans la région. Que se prépare-t-il ?

Dimanche 2 juillet

Dès notre retour dans la maison, le lendemain (ma mère et moi continuons à passer la nuit chez la voisine), Mme Lechevalier nous annonce une très bonne nouvelle : son fils, que les Allemands avaient arrêté il y a quelques jours, a été libéré. Il a découvert (comment ?) où était sa famille et il est arrivé au milieu de la nuit avec deux amis. Ils sont en train de dormir, mais nous ferons leur connaissance après la messe. Cependant, leur séjour chez nous sera des plus brefs. Ce même jour, notre occupant nous dit (pourquoi ? nous ne le saurons jamais) que les SS doivent venir à Janville dans quelques jours, et qu'ils emmèneront tous les jeunes Français qu'ils trouveront. Évidemment, les trois jeunes gens décident de partir tôt le lendemain. Mais les SS ne sont jamais venus...

Après déjeuner, nous passons un assez long moment avec ce même Allemand à discuter, particulièrement de la guerre. Au cours de la discussion, il compare Hitler à Napoléon, mais il se trouve à court d'arguments quand je lui fais remarquer que la défaite de Napoléon a commencé à Moscou, et que son empire s'est écroulé peu de temps après cette défaite ! Un peu plus tard, je

vais passer un moment chez les Blacher, puis je donne une leçon aux enfants. Les nouvelles continuent à être maigres. La bataille de Caen bat son plein cependant et nous continuons à entendre des bruits de mitrailleuses pas trop loin d'ici, trop loin pourtant à notre goût. Le grand espoir des premiers jours est mort et nous n'osons plus penser à une libération qui semble s'éloigner avec chaque jour qui passe.

Lundi 3 juillet

Je fais un nouveau voyage à Caen, seule encore, mais je ne ramène que 50.000 francs pour les réfugiés. On m'a aussi donné mon chèque de mai et j'ai pu récupérer le courrier de Janville à la poste. Il n'y a rien pour nous, ce qui n'a pas beaucoup d'importance puisque toutes les lettres que je rapporte ont été écrites avant le 6 juin. La route de Paris est très calme et j'en conclus que les Allemands n'y roulent que la nuit. Nos réfugiés n'en croient pas leurs oreilles quand ils comprennent que j'ai osé aller à Caen malgré le danger. C'était sans doute assez stupide de faire toutes ces démarches – sans parler de celles qui vont suivre – mais j'étais encore jeune et je ne me rendais pas compte de l'ampleur du danger. Au contraire, je vivais pleinement « mon » aventure.

Mardi 4 juillet

Rien d'intéressant à signaler. Une partie de l'après-midi est occupée par la distribution de l'argent aux réfugiés, dans la cuisine cette fois puisque la mairie est maintenant un poste de premiers soins.

Mercredi 5 juillet

Calme le plus absolu, à part une promenade avec Bob l'après-midi. Cependant, toute une compagnie de canons anti-aériens s'installe dans un champ près de l'école vers le soir. La guerre finirait-elle par se rapprocher de nous ?

Jeudi 6 juillet

Bien que je ne le sache pas encore, cet après-midi verra ma dernière visite à Caen occupé, avec Bob une fois de plus. En vérité, la bataille s'est rapprochée de la ville depuis notre dernier voyage. Les Allemands font toutes sortes de préparatifs et il n'est pas difficile de comprendre que l'artillerie anglaise n'est plus très loin. En fait, ce soir même, la BBC annoncera que la bataille de Carpiquet a eu lieu ce jour-là et que cette ville est maintenant occupée par les Anglais.

Je suis surprise par le changement (physique et moral) qui a eu lieu chez tous les membres de la famille Legoupil depuis ma dernière visite. Mais le pire arrive juste au moment où je me prépare à les quitter : on sonne à la porte et un Allemand se tient sur le seuil. Ils ont besoin de la maison et tout le monde doit être parti dans deux heures. Je suggère qu'ils me suivent à Janville : il faudra faire le voyage à pied et ils pourront emporter peu de choses mais, pour le moment tout au moins, ce village se trouve en dehors de la zone de combat. Malheureusement, ils refusent et décident de retourner dans leur appartement de la rue de Geôles. C'est la pire décision qu'ils aient pu prendre puisque l'immeuble, je le rappelle, se trouve en plein centre de Caen, au pied de la caserne occupée par les Allemands. Jusqu'à ce jour, je m'accuse de ne pas avoir suffisamment

insisté, de ne pas avoir réussi à les convaincre de venir avec moi. Ceux de ma génération seraient peut-être encore vivants à l'heure qu'il est.

Le voyage de retour est sans histoire mais maman est bien inquiète quand je lui explique ce qui s'est passé à Caen. De plus, Jeanne nous apporte une autre mauvaise nouvelle : une rumeur circule selon laquelle Troarn devrait être évacuée le 8 (dans deux jours) à midi. La période d'attente relativement calme est terminée ; les vraies difficultés vont bientôt commencer pour nous.

Vendredi 7 juillet : la guerre s'installe à Janville

Quand j'arrive à Troarn ce matin-là, j'apprends que l'ordre d'évacuation a été officiellement donné aux habitants, et la ville est en proie à une agitation fébrile. Cependant, je dois retourner à Janville pour m'occuper des nombreux réfugiés qui y sont encore. Vers neuf heures ce soir-là, le bruit des avions remplit l'air d'un grondement ininterrompu dans la direction de Caen. Même à cette distance, nous pouvons entendre le sifflement des bombes qui tombent et le bruit qu'elles font en éclatant au sol. Le bombardement durera pendant plus d'une heure. Et pourtant, nous ne sommes pas trop inquiets parce que nous avons l'impression que cela se passe dans les quartiers excentriques de la ville. D'ailleurs, la BBC annonce un peu plus tard qu'il y a eu « un bombardement massif des faubourgs de Caen », sans aucun doute pour préparer l'attaque finale sur la ville. Ce n'est que bien plus tard, à la fin d'août, que nous apprendrons toute la vérité : ce bombardement était bien plus terrible que celui du 6 juin, qui avait pourtant transformé le centre de la ville en un amas de ruines. Tous les membres de la famille Le goupil ont été découverts, sous les décombres, dans la rue de Geôles. Il ne restait rien de leur logement...

Samedi 8 juillet

Ce matin, il y a un mariage à Janville (le premier « mariage de guerre » de la commune) et, en tant que secrétaire du maire, je dois y assister. Puisque la mairie est occupée, c'est dans notre cuisine que se fait la cérémonie !

Dès que possible, je pars pour Troarn afin d'aider Jeanne et Michel à déménager - ils vont s'installer chez nous en attendant... Évidemment, il ne s'agit pas d'un déménagement ordinaire ; ils essaient pourtant d'emporter le plus de choses possible, ce qui n'est pas facile sans camion ni voiture. Il y a beaucoup d'animation dans les rues, et les premières voitures à cheval se mettent en route. Mais la plupart des gens n'ont pas de cheval et ils se servent de ce qui leur est tombé sous la main : remorques, brouettes, *etc.*, qui sont remplies jusqu'au bord. Et en route pour l'inconnu ! Non sans avoir dit au revoir (adieu ?) à la ville et aux amis, car personne ne sait combien de temps durera la séparation. C'est un moment difficile et nous ne pouvons retenir nos larmes. Il y a bon nombre d'Allemands dans les rues, assis sur les trottoirs. Ils attendent patiemment le départ des Troarnais pour commencer le pillage, et nous regardent avec curiosité - se réjouiraient-ils de nos malheurs ? Mais nous ne voulons pas de leur pitié, et nous chantons « Ah ! Que la France est belle », tout en nous dirigeant vers la route de Janville.

Dimanche 9 juillet

Il n'y a évidemment plus de messe à Troarn, mais elle sera sans doute célébrée dans un petit village (Saint-Pair, à mi-chemin entre Janville et Troarn, sur la route d'Argences) qui n'a pas encore reçu l'ordre d'évacuation. Nous faisons la route à bicyclette parce que j'ai l'intention d'aller voir ce qui se passe à Troarn après la cérémonie. À environ deux kilomètres de Troarn, deux soldats allemands montent la garde au milieu de la route. Ils m'arrêtent. Je dois leur montrer mes papiers et ils m'évitent de chercher un mensonge quand ils me demandent si je vais à Sannerville. J'affirme que c'est bien là que je vais et ils me laissent passer, moyennant la promesse que je leur rapporterai une bouteille de vin. Mais ils ne me reverront jamais. Ni la bouteille !

Troarn présente déjà un aspect des plus pitoyables : toutes les maisons sont grand ouvertes et il est facile de voir qu'elles ont été pillées. Dans certaines, il y a encore des Allemands « au travail ». Ils semblent assez étonnés de voir une civile dans la rue, mais personne ne me questionne et j'arrive à la maison sans encombre. Je peux alors admirer le travail teuton : tiroirs vidés, et jetés sur le plancher, portes démontées, bouteilles vides abandonnées un peu partout et, sur le plancher, toutes sortes d'objets hétéroclites font une pile de plus d'un mètre de haut. Quiconque n'a pas assisté à ce genre de spectacle ne peut l'imaginer. Il est facile de comprendre que les Allemands ont systématiquement ouvert chaque tiroir, chaque armoire, chaque placard, prenant ce qui les intéressait et rejetant sur le plancher ce dont ils ne voulaient pas. Cependant, ils semblent n'avoir rien détruit pour le plaisir de détruire, puisque les meubles et la vaisselle sont intacts. Je récupère quelques petites choses et, puisque personne n'est venu me déranger, je décide de revenir cet après-midi, et tous les autres jours jusqu'à ce qu'on me l'interdise.

Le commencement de l'après-midi est occupé par les réfugiés. Ensuite, je me mets en route pour Troarn en compagnie de Mme Ferdy et de sa sœur qui sont curieuses de voir ce qui se passe là-bas. Nous prenons une petite remorque pour pouvoir rapporter plus de choses. Quand nous arrivons à Troarn, la ville semble tout à fait abandonnée et c'est pourquoi nous bavardons et plaisantons d'une façon assez bruyante. Tout à coup, nous sommes surprises par une voix sortant d'une maison et qui s'exclame, en français : « Qu'est-ce que c'est ? » Craignant qu'ils ne nous chassent de la ville, nous nous calmons très vite et ils nous laissent passer.

La maison de Jeanne est vide, mais, de l'autre côté de la rue, un véhicule militaire est stationné, et bientôt deux de ses occupants viennent se joindre à nous. Ils ne nous questionnent ni ne nous menacent. Bien au contraire, ils agissent comme tout client agirait dans ce genre de magasin en temps normal : ils demandent du cirage, de la pâte dentifrice, d'autres choses encore que nous finissons par trouver sur le plancher. Ils offrent même de payer leurs achats ! Mais ils ne partent toujours pas et je voudrais bien me débarrasser d'eux avant d'aller chercher quelques bouteilles de vin et de champagne dans la cave : s'ils les voyaient, ils voudraient sans doute les acheter ! Je leur propose un marché : « Si je vous donne une bouteille de vin, vous partirez ? » Ils acceptent. Je vais donc chercher une bouteille et la leur donne. À ma grande surprise, ils sortent du magasin ! Sans perdre une seconde, je retourne à la cave et trouve facilement sept bouteilles de champagne. Puis je me mets à la recherche du vin que Michel m'a dit avoir caché sous le gros tonneau. Je me couche sur le ventre et tâtonne dans le noir une..., deux... Soudain, j'entends des bruits de pas. C'est un des soldats qui revient pensant sans doute qu'une bouteille n'était pas suffisante. Je n'ai pas le temps de me relever, mais Mme Ferdy se dresse, comme une sentinelle, à l'entrée de la cave, nous cachant moi et les bouteilles. Elle hurle presque : « Rhaoust ! Rhaoust ! » À notre grande surprise, le soldat lui obéit et s'éloigne.

Après avoir assemblé autant de choses que possible, nous remplissons la remorque sous l'œil amusé des spectateurs - les occupants de la voiture qui sont toujours là. Tout ce que nous faisons à partir de ce moment-là est sans doute assez stupide, mais nous le considérons comme

une sorte de gageure. Nous avons oublié les casseroles ? Qu'à cela ne tienne, nous les accrochons tout autour de la remorque : ce sera très beau et très bruyant ! Il nous faut aussi un drapeau blanc pour nous protéger ; nous attachons un torchon à un morceau de bois et nous le plantons en plein milieu du chargement. Et c'est dans cet équipage que nous nous mettons en route pour Troarn, sans oublier de fermer la porte à clef. Il pourrait y avoir des voleurs dans les parages. Un peu plus loin, nous ajouterons encore une grande branche bien feuillue, ersatz du camouflage allemand.

À Janville, notre voiture, débordant des objets les plus hétéroclites, et très bruyants, amène le rire chez tous les spectateurs, sans parler des acteurs de cette scène. Mais les Allemands dans la cour de l'école n'ont pas l'air de trouver ce spectacle amusant. Ils ne peuvent sans doute pas comprendre que nous prenions nos ennuis à la légère ; ils préféreraient peut-être nous voir tristes et malheureux. La journée cependant nous apporte une nouvelle importante et merveilleuse. À 21h45, la radio marche bien (nous avons recommencé à l'écouter en prenant des précautions) et nous pouvons entendre clairement : « Caen est libérée ! Les troupes anglaises venant du nord, et canadiennes venant du sud, ont opéré leur jonction au centre de la ville ». C'en est trop et je ne peux écouter la suite : il faut que j'annonce cette bonne nouvelle aux gens du village. Les Allemands doivent la connaître eux aussi, mais ils ne semblent pas aussi heureux que nous. Nous n'avons plus le moindre doute : pour nous, la guerre est presque finie puisque les Anglais seront ici dans moins d'une semaine. Pour célébrer ce grand pas vers notre libération, nous débouchons une des bouteilles de champagne que nous avons rapportées cet après-midi. Monsieur Poirier, un de nos réfugiés qui a commandé une voiture pour demain afin d'emmener sa famille vers le sud, pense qu'ils devraient peut-être attendre la libération de Janville. Quand le matin vient cependant, lui et sa femme enceinte décident de nous quitter, ce qui valait beaucoup mieux.

Lundi 10 juillet

La matinée est une fois de plus prise par le travail avec les réfugiés, puis je retourne à Troarn, seule et à bicyclette. Quand j'y arrive, je trouve le magasin vide et je décide de monter dans les chambres pour chercher certaines choses que Jeanne et Michel m'ont demandé de rapporter. Ce que je trouve sont deux soldats allemands ! Mais je crois qu'ils sont encore plus surpris que moi et ils descendent l'escalier à toute vitesse. Je les suis aussi vite car je n'ai pas envie qu'ils me prennent ma bicyclette. Au milieu du magasin se trouve un grand sac rempli de linge mais ils s'excusent profusément et expliquent qu'il vient d'une autre maison. Puis ils disparaissent et je peux finir ce que je suis venue faire.

Mardi 11 juillet

Pendant la nuit, maman et moi sommes réveillées à plusieurs reprises par des coups de fusil et, à six heures et demie, deux soldats entrent précipitamment dans notre chambre. Ils semblent chercher quelqu'un, mais ils sortent dès qu'ils nous voient. Je me demande ce qui se passe et me lève pour aller aux nouvelles dans la cour de la maison (où nous continuons à passer la nuit) : une dizaine de soldats sont évidemment à la recherche de quelque chose - ou de quelqu'un. Ils nous disent que des « terroristes » les ont attaqués pendant la nuit et ils les cherchent. Mais nous ne saurons jamais s'ils les ont trouvés. Quoique, six mois plus tard, on découvrira un tas de cadavres non loin de là...

Je fais ensuite deux autres voyages à Troarn, sans la moindre interruption. L'après-midi est calme mais, dans la soirée, nous recevons la visite d'un capitaine (celui qui nous a réveillées avec

ses soldats ce matin) ; il semble être venu dans la seule intention de discuter, et de pratiquer son français. Il parle constamment des « sales boches » et de « vos amis les Anglais », mais il ne peut comprendre pourquoi nous continuons à les aimer - et à les attendre - après toutes les destructions qu'ils ont faites en France - ce capitaine était un peu en retard avec sa propagande ! Il ne comprend pas non plus pourquoi nous détestons tant les Allemands et, quand je lui fais remarquer que lui-même ne nous aime sans doute pas beaucoup, il répond : « Je n'aimais pas les Français mais, maintenant que je les connais mieux... » En fait, il parle peu de la politique, et pas du tout d'Hitler. Cette discussion amicale est soudain interrompue par l'arrivée de soldats dans le jardin : ils sont cinq ou six portant casques, bottes et fusils. Ils me parlent brutalement et demandent que je les suive pour me questionner. Heureusement pour moi peut-être, le capitaine intervient, demandant de quoi il s'agit : ils sont toujours à la recherche des terroristes mais, grâce à l'intervention de ce capitaine, ils se contenteront de parler au maire demain, à dix heures précises.

Mercredi 12 juillet

Deuxième mariage de guerre - dans la cuisine évidemment. Mariage assez peu ordinaire cependant puisque le prêtre a refusé de venir à Janville. Donc, après le mariage civil, les mariés montent sur leurs bicyclettes pour assister à la cérémonie religieuse à six kilomètres d'ici. Après ce mariage, je monte moi-même sur ma bicyclette pour retourner à Troarn, mais je suis surprise de remarquer que je ne suis pas la seule civile sur les routes aujourd'hui : un couple, dont la maison n'est pas loin de celle de Jeanne, est venu pour les mêmes raisons que moi. Nous discutons un bon moment et ma mère finit par s'inquiéter de mon assez longue absence. Le reste de la journée est occupée une fois de plus par le travail des réfugiés. Le bruit court que Saint-Pair doit être évacuée le 14 juillet. À quand notre tour ?

Jeudi 13 juillet

Après les Poirier, c'est le tour des Lechevalier et des Ferdys de nous quitter. Maman et moi pourrions désormais réintégrer une des chambres tandis que Jeanne et Michel occuperont l'autre. Malgré la libération de Caen, la guerre ne semble guère progresser dans notre secteur quoique nous entendions des bruits d'obus et de batailles de tanks au loin ? Nous ne savions pas que, malgré la prise de Caen, les Allemands continuaient à résister sur la rive droite de l'Orne qu'ils n'ont abandonnée que le 18 juillet. Je continue à faire des promenades avec Bob qui n'est pas encore parti, et à m'occuper des réfugiés, de moins en moins nombreux.

Vendredi 14 juillet : le No Man's Land

Il est bien difficile d'imaginer que c'est aujourd'hui le 14 juillet ! Sur les routes, nous rencontrons les gens de Saint-Pair qui ont dû, eux aussi, abandonner leurs maisons. À partir d'aujourd'hui, nous sommes à la limite du « *No man's land* » : au nord, à l'est et au sud de Janville, tous les villages ont été vidés de leurs habitants sur l'ordre des autorités allemandes. Jeanne m'accompagne à Troarn cet après-midi. Une bombe, au moins, est tombée derrière l'église et les maisons qui l'entourent sont assez endommagées. La guerre se rapproche de nous. Un peu plus tard, je dois accomplir une tâche qui ne me plaît guère : les Allemands veulent que je leur trouve des hommes pour creuser des trous le long des chemins et des routes de Troarn, et c'est bien à contre-cœur que les Janvillais obéiront à cet ordre.

Samedi 15 juillet

Comme tous les autres jours, je me mets en route pour Troarn assez tôt ce matin-là, mais je ne couvrirai pas les six kilomètres (aller et retour) habituels : sur la route, en face de la dernière ferme de Janville, se dresse un panneau : « Zone strictement interdite aux civils. Toute personne trouvée au-delà de cette limite sera fusillée. » Je n'ose tout de même pas m'y aventurer.

Quelqu'un a dit à Jeanne qu'une balance neuve qu'ils avaient achetée pour le magasin a été vue dans une ferme : quelque Allemand l'y aura apportée. Au commencement de l'après-midi, nous essayons donc de la récupérer, mais en vain. Les Allemands nous conseillent de venir la chercher après la guerre, si elle est encore là. Je décide d'aller voir l'*Orst-kommandant* (que je commence à connaître assez bien à cause de mon travail en mairie) pour lui demander s'il peut nous la faire rendre. Comme d'habitude, il se montre aimable et compréhensif, du moins en apparence ; il m'offre du café et des cigarettes, mais il affirme qu'il ne peut rien malheureusement faire pour nous - ce qui était probablement vrai car il devait avoir d'autres chats à fouetter. Pendant plus d'une heure, je me ronge les sangs à écouter les mêmes histoires : pourquoi les Français sont-ils si têtus ? Pourquoi refusent-ils de collaborer avec nous ? Je fais l'erreur de lui dire qu'il faut que je parte parce que je dois aller faire quelques achats à Argences, et il me demande de lui rapporter du bicarbonate de soude !

Dimanche 16 juillet

Plus de messe à Troarn. Plus de messe à Saint-Pair. Je décide alors d'assister à celle de Cléville, à six kilomètres d'ici mais, quand j'y arrive, tout est fini. Pendant l'après-midi, nous jouons aux cartes dans le jardin, puis je vais porter le bicarbonate de soude et donner une leçon aux enfants Savain.

Lundi 17 juillet

Le matin, je vais à Beuvron à bicyclette (environ dix kilomètres), car c'est là que s'est installée la maison de retraite de Troarn. Je dois leur demander si les religieuses peuvent s'occuper de l'oncle de Michel (installé chez nous depuis peu) qui est assez vieux et qui aurait des difficultés si nous devions partir, à pied bien sûr car nous n'avons pas de voiture. Mais elles n'ont pas de place pour lui. Les Allemands qui gardent le pont du Ham (ils ne l'ont pas fait sauter après tout !) veulent voir ma carte d'identité : pourquoi toutes ces précautions ? Sur le chemin du retour, j'aperçois Bob qui, avec les autres hommes de Saint-Pierre-du-Jonquet, creuse des trous au bord de la route - tout comme ceux de Janville. Personne ne travaille vraiment sérieusement, mais ils ne peuvent pas désobéir ouvertement sous peine de représailles qui auraient pu être sévères. Nous apprendrons plus tard que les Allemands allaient y mettre des mines. Bob et moi prenons rendez-vous pour aller nager dans la Dives demain.

Le soir, je bavarde avec « notre » occupant. Il se dit très inquiet car il sent que quelque chose d'important se prépare. Un peu plus tard, les officiers qui s'occupent du poste de secours me demandent de leur trouver un autre local car ils pensent que les canons anti-aériens sont un peu trop proches - bien que cela fasse déjà douze jours qu'ils sont là. Le capitaine, qui aimait pratiquer son français, vient nous dire au revoir car il rentre en Allemagne. Il suggère que je le

suive là-bas car il pense que la situation va encore se détériorer. Je refuse poliment : je ne pense pas que l'Allemagne soit un tellement bon endroit pour chercher refuge. Avant de partir, il suggère que nous creusions des trous dans la cave afin de cacher les choses que nous ne pourrions pas emporter en cas d'exode. Nous n'avons pas attendu ses conseils !

Mardi 18 juillet

Pour nous, cette journée sera vraiment « historique ». Tôt le matin, les avions survolent la région, laissant tomber leurs bombes sur les concentrations d'artillerie. Ce jour-là, Caen étant entièrement entre les mains des Anglais et des Canadiens, ces deux armées ont progressé d'environ dix kilomètres dans notre direction et, en fin de journée, se trouvaient à environ trois kilomètres de Janville. Néanmoins il fait beau et je décide d'aller à vélo à Argences pour voir ce qui se passe. En passant devant le réservoir d'eau, je décide de grimper sur la tour dans l'espoir de voir quelque chose. Malheureusement, si le ciel est très animé, la terre semble terriblement paisible et je ne vois aucun tank, ennemi ou allié. Cependant, je remarque qu'une fumée épaisse s'élève dans la direction des hauts-fourneaux de Colombelles.

Depuis ce matin, notre chienne Whisky a disparu et je pense qu'elle a dû avoir peur et vouloir se réfugier à Troarn qu'elle connaît bien. Naturellement, je ne peux y aller sans autorisation spéciale. Donc, à deux heures de l'après-midi, je vais voir l'*Orst-kommandant* une fois de plus. Il est en conversation avec un autre officier et tous les deux semblent très inquiets. Il me dit qu'il ne peut me donner cette autorisation aujourd'hui parce que c'est trop dangereux ; peut-être dans un jour ou deux, quand la situation sera plus normale. Il est assez surpris, et il essaie de dissimuler sa colère, quand il se rend compte que je ne suis pas effrayée par cette puissante attaque. Il comprend sans doute mon bonheur à la pensée que l'armée anglaise se rapproche de nous et que nous serons bientôt libérés.

Dans le champ près de l'école, le spectacle est assez horrible : il est rempli de soldats qui y reçoivent les premiers soins en attendant sans doute d'être transportés vers le sud. À perte de vue, s'alignent les blessés qui attendent patiemment, sous le soleil de juillet, une ambulance qui n'arrive pas...

L'après-midi, je vais chez les Savain, mais ils ont tous cherché refuge dans la cave, et ils ne pensent pas que ce soit une bonne journée pour une leçon. Ils acceptent cependant de me vendre une douzaine d'œufs. Puis, je m'arrête à la ferme des Blacher, la mère de Bob, ne discute pas trop quand nous décidons d'aller nous plonger dans la Dives malgré tout. L'eau est merveilleuse, et c'est une impression assez extraordinaire de nager tranquillement tandis que les bruits de la bataille font rage autour de nous. Puis nous prenons le chemin du retour qui, aujourd'hui, est loin d'être déserté : de longues lignes de soldats allemands, blessés la plupart, et se dirigent vers le sud. Comme ils sont pitoyables, tirant la jambe, l'uniforme en lambeaux, affamés, épuisés, privés de sommeil. Quelle humiliation pour cette armée qui nous avait vaincus en 1940 ! À Janville même, l'activité est intense : tous les Allemands qui vivaient dans la maison d'école se préparent à partir : ce village n'est plus un bon endroit pour un poste d'urgences et ils vont nous quitter ce soir même. En moins d'une heure, tout est prêt : ambulance, docteurs, infirmiers, malades et blessés. Le Major vient nous dire « au revoir, je ne le pense pas ». Je ne le pense pas non plus !

Très tard dans la nuit, la maison est secouée par les bruyants préparatifs des derniers « locataires » qui vont bientôt partir vers des cieux encore moins favorables, du moins je l'espère.

Le village est maintenant mortellement tranquille : aucun soldat dans la maison, aucun soldat dans les rues. C'est presque comme si ces dernières semaines avaient été un rêve.

Mercredi 19 juillet : la bataille de Janville

Mais nous entrons bientôt dans une nouvelle phase de « notre » guerre car le départ des soldats semble avoir déclenché les canons anglais. Plus probablement, une avance importante des Alliés, correspondant à une « retraite stratégique » des Allemands, a placé Janville à la portée des canons britanniques. Les obus tombent sans discontinuer autour de nous, tandis que ces « courageux soldats » sont partis vers le sud, loin du champ de bataille (comme je relis ces lignes quarante ans plus tard, je comprends la subjectivité – compréhensible à l'époque - de mes remarques. En fait nous n'avons vu que les blessés et ceux qui prenaient soin d'eux quitter la zone de guerre). Un obus a fait sa première victime à Janville : Monsieur Dallemagne (quel nom symbolique !) a eu la jambe coupée par un éclat d'obus pendant la nuit, et il est mort parce qu'il n'y avait personne pour prendre soin de lui. C'est sans doute la raison pour laquelle la plupart des habitants décident de partir afin de chercher refuge dans une ville ou un village moins exposé. Quand la nuit tombe, la moitié de la population nous a déjà quittés, tandis que nous apprenons à reconnaître le sifflement si caractéristique qui précède la chute d'un obus. L'après-midi, la vie reprend ses droits. Je vais à la recherche d'un âne au cas où nous devrions partir nous aussi. Mais il est bien évident que personne ne veut se séparer d'un animal si utile !

Jeudi 20 juillet

Comme les obus continuent à pleuvoir sur Janville, les gens continuent à nous quitter. Pendant la plus grande partie de l'après midi, maman et moi allons chez d'autres fermiers, toujours à la recherche d'un âne, mais nous n'en trouvons pas. Tandis que ma mère retourne à Janville, je vais (à pied) jusqu'à Argences le long d'une route qui déborde d'Allemands. Les canons tirent, la « machine infernale » - que nous avons baptisée ainsi parce qu'elle crachait littéralement du feu [*cette arme est un Nebelwerfer ou « Moaning minnies », un modèle allemand d'orgues de Staline tirant des obus incendiaires très redoutés par les Alliés*] - commence aussi à tirer à intervalles réguliers, les camions vont et viennent en soulevant des nuages de poussière, le bord de la route est jonché de cadavres. Dante n'a pas créé pire enfer ! Bientôt, la pluie commence à tomber. Une pluie normande, fine et pénétrante, qui continuera sans interruption pendant deux jours tandis que la longue file des réfugiés marche vers le sud, abandonnant - à la guerre et aux pillards - leurs maisons et leurs possessions.

Vendredi 21 juillet

À minuit, nous sommes réveillés par des Allemands qui marchent dans la cuisine. C'est un autre poste pour les premiers soins qui prend la place du premier - et ils le font à grand bruit. Avant de s'endormir, ils couvrent toutes les ouvertures, portes et fenêtres, avec ce qui leur tombe sous la main. Ils veulent évidemment se protéger contre les obus qui continuent à tomber sur le village. Finalement, la maison retrouve son calme et nous essayons de nous rendormir - quand les obus le permettent.

Le matin, nous faisons la connaissance de nos nouveaux locataires qui sont beaucoup plus encombrants que les précédents. La salle de classe et la mairie ne leur suffisent pas ; ils installent un matelas dans notre salle à manger et passent la plus grande partie de la journée avec nous dans la cuisine.

Monsieur Fontaine (le maire de Janville) et sa fille ont décidé de partir eux aussi : nous sommes vraiment trop près de la bataille et trop d'obus tombent sur le village. Puisqu'il a un cheval et une carriole (c'est un fermier), nous lui demandons d'emmener le vieil oncle de Michel dont les religieuses n'avaient pu s'occuper. Mais Mademoiselle Fontaine revient bientôt, effrayée : un obus est tombé sur la route, juste devant leur voiture ; le cheval a été tué et le vieil oncle blessé. Elle nous l'a donc ramené car ils doivent continuer le voyage à pied. Il n'a heureusement qu'une blessure superficielle au bras que « nos » Allemands acceptent de soigner.

La radio nous donne de très bonnes nouvelles – quoiqu'il n'y ait rien sur notre région. Une révolution aurait éclaté en Allemagne et des généraux auraient essayé de renverser Hitler. Une fois de plus, notre espoir est intense puisque les Allemands du poste d'urgence passent le plus clair de leur temps cachés sous le matelas dans la salle à manger. Quand les choses se calment, ils jouent mes disques sur mon tourne-disque qu'ils ont malheureusement découvert. Leur moral est au plus bas et nous imaginons (espoir plutôt que réalité sans doute) qu'ils sont venus à Janville pour attendre l'arrivée des Anglais et se constituer prisonniers. L'un d'eux particulièrement est loin d'être un fanatique : il affirme que la guerre sera finie en octobre, pour la naissance de son enfant. Et il ajoute : « *Allemagne Kaput, mais égal !* »

Pendant une période de répit, je vais jusqu'à la ferme des Savain, mais ils sont partis eux aussi ce qui ne me surprend guère. J'y découvre trois jeunes Français qui se disent de la Résistance et qui, comme nous, attendent avec une grande impatience l'arrivée des Anglais. Je leur donne les dernières nouvelles et promets de revenir demain. Je rentre à Janville sous un déluge d'eau et de feu : la pluie et les obus mènent une vie infernale à tous ceux qui ne sont pas encore partis. Quand la nuit vient, nous nous installons dans la cuisine, endroit peut-être un peu moins dangereux que les chambres. Mais nous dormons très peu car les obus tombent de plus en plus nombreux : les vitres qui restaient s'écroulent, les tuiles du toit s'abattent dans la cour et le bruit est vraiment terrible. À un moment, nous avons l'impression qu'un obus a éclaté juste au-dessus de nos têtes ; en fait, il est tombé sur un coin de la toiture et il y a là maintenant un énorme trou.

Samedi 22 juillet

Les Allemands ont peur, tellement peur qu'ils décident de partir sans plus attendre. Dès 6 heures 30, ils ont tout rechargé et nous quittent, oubliant malheureusement d'emporter avec eux tous les panneaux qu'ils avaient installés le long des routes pour indiquer aux blessés le poste de secours le plus proche. Cependant, ils emmènent le vieil oncle de Michel, et nous apprendrons plus tard qu'ils se sont très bien occupés de lui avant de le conduire dans un hôpital français. Avant de nous quitter, ils nous conseillent de partir nous aussi parce que c'est « très très dangereux ». Mais nous décidons de ne pas suivre ce conseil. En fait, nous sommes prêts à rester jusqu'à ce que la maison nous tombe sur la tête, ou que les Allemands nous chassent, ou que les Anglais arrivent. Ils sont si près qu'ils ne sauraient tarder ! Les quatre derniers Janvillais nous quittent eux aussi. À part deux femmes âgées (une de quatre-vingts ans et l'autre approchant la centaine) qui ne peuvent évidemment pas partir, nous sommes les seuls civils de la région. On dit que Saint-Pierre-du-Jonquet, Rupierres, Saint-Ouen-du-Mesnil-Oger et Dozulé ont reçu l'ordre

d'évacuation pour demain. Il n'y a plus le moindre doute : on nous a oubliés, et nous ne serons bientôt plus qu'une poignée de "non-combattants" à je ne sais combien de kilomètres à la ronde !

Les nouvelles sont très bonnes aujourd'hui et nous sommes très surpris d'apprendre que les Anglais sont entrés dans Troarn, et il semble qu'une bataille se déroule dans les rues de la ville. La tâche sera facilitée par le fait que Saint-Pair, petit village à deux kilomètres au sud de Troarn, a été capturé. Le front suit maintenant une ligne allant de Troarn à Bourguébus. Jamais les informations n'ont causé une telle joie ! En vérité la bataille à nos portes et nous avons l'impression que les tanks, les canons et les mitrailleuses sont dans le champ d'à côté. Nous montons dans le grenier dans l'espoir de voir quelque chose, mais nous ne distinguons rien, peut-être à cause des arbres. Quelqu'un nous dira avoir vu un tank anglais à moins d'un kilomètre de la maison, pourquoi n'est-il pas venu jusqu'à nous ?

À une heure de l'après-midi, deux jeunes Français arrivent de Dozulé et l'un d'eux nous dit qu'il doit traverser les lignes allemandes cette nuit même, car il a un message important pour les Anglais. Ils s'installent dans la maison en attendant que la nuit tombe. Puis je vais jusqu'à Saint-Pierre-du-Jonquet pour rendre la visite promise hier. Je trouve en plus un Américain et un Canadien qui ont été obligés de sauter de leur avion en flammes. Mais, à ce moment même, un camion pénètre bruyamment dans la cour : ce sont des Allemands qui semblent vouloir s'installer dans la ferme. La situation est critique et il ne ferait pas bon être prise en compagnie de trois résistants et de deux soldats alliés. Heureusement, nous réussissons à nous escamoter. Et nous prenons, tous les six, la route de Janville. Nous verrons bien plus tard. Nous couvrons les quatre kilomètres qui nous séparent du village, non à travers champs mais en suivant la route principale - aucun Allemand que nous rencontrons ne nous questionne. Quelle drôle de guerre !

De retour, je trouve un autre Français arrivé pendant mon absence et qui veut lui aussi traverser les lignes allemandes. Si les Allemands décidaient de visiter la maison, ils feraient une bonne chasse : six résistants et deux soldats alliés. Heureusement, personne ne vient jusqu'à la cuisine où nous sommes tous installés à discuter la situation. De temps en temps cependant, une voiture s'arrête dans la cour de l'école, mais je me précipite à leur rencontre pour les empêcher de venir plus loin. C'est toutes les fois la même chose : ils cherchent le poste de secours qui était encore ici ce matin. Et, toutes les fois, ils sont obligés de recharger leur cargaison de blessés. Vers cinq heures, l'Américain et le Canadien s'installent pour la nuit dans la ferme la plus proche et trois des résistants vont s'abriter à quelques maisons de là, tandis que je me mets en route avec les trois autres, à la recherche d'un chemin qui nous conduirait vers les Anglais. Monsieur Quellec, un gendarme de Troarn qui n'a pas encore quitté la région non plus, et un membre de la résistance, nous conseillent d'essayer dans la direction d'Émiéville, c'est-à-dire à l'ouest de Janville et au sud de Troarn. Nous marchons donc dans cette direction pendant environ deux kilomètres, et nous ne rencontrons que quelques soldats allemands, qui ne nous disent rien ! À Émiéville, j'indique la direction des Anglais puis je reprends de chemin de la maison. Peu après que je les aie quittés, un camion rempli de soldats me dépasse, puis s'arrête un peu plus loin. Les occupants me font de grands signes : « Venez, venez... Vite, vite...! » Ils pensaient que je quittais la région et m'offraient un moyen de transport. Ils sont bien surpris quand je leur dis que je préfère rester ici.

Une demi-heure après mon retour, les trois jeunes gens reviennent : ils ont été arrêtés par des soldats allemands peu de temps après que je les avais quittés. Heureusement, ces soldats n'étaient pas méchants puisqu'ils se sont contentés de les renvoyer d'où ils venaient. Ils décident d'essayer à nouveau pendant la nuit, en direction de Troarn cette fois-ci puisque cette ville doit maintenant être libérée (quoiqu'ils n'en aient pas parlé aux informations de 21 heures 15, ce qui n'est pas très bon signe). En fait, ils ne réussirent pas mieux dans cette nouvelle tentative : ils sont

bien arrivés jusqu'à Troarn et se sont cachés dans un champ toute la nuit, mais ils n'ont pas osé entrer dans la ville, ce qui était sans doute aussi sage. Un des jeunes comprend qu'il est impossible de traverser les lignes allemandes pour le moment, et il décide de retourner à Paris où vit sa famille, tandis que les deux autres s'installent avec nous pour attendre la libération. Nous n'avons jamais su si ce jeune homme était arrivé sain et sauf à Paris...

En vérité, les Allemands ont dû faire une contre-attaque à Troarn : à la nuit tombante, une longue colonne de soldats armés s'était dirigée vers cette ville accompagnée d'énormes tanks. Ils s'étaient arrêtés dans la cour de l'école pour nous demander le chemin, mais ils ne pouvaient pas comprendre qu'il y ait encore des civils si près du front. Nous avons appris beaucoup plus tard qu'ils avaient en effet repris la ville aux Anglais ce jour là.

Le dernier épisode d'une journée si fertile en événements est l'installation dans notre maison, de Monsieur Quellec, sa femme et leurs quatre enfants âgés de trois à six ans. Comme nous, ils veulent attendre l'arrivée des Anglais. Les bruits de la bataille sont moins intenses, mais les obus continuent à tomber autour de nous.

Dimanche 23 juillet

Trois des résistants et les deux soldats alliés décident de nous quitter puisque l'espoir d'une libération prochaine ne semble pas se matérialiser ; ce sera certainement moins dangereux pour ces jeunes hommes d'être au milieu d'une foule de civils. Je revois encore le départ de cet américain et de ce canadien, chacun portant une chaise sur la tête. Dans quel but ? Je me le demande encore. Comme je me demande s'ils sont bien rentrés dans leurs foyers à la fin de la guerre...

La radio ne parle toujours plus de Troarn et cela devient inquiétant mais, puisque Pierre d'Hailly (un des jeunes gens qui sont restés) a toujours l'intention de traverser les lignes, je décide de retourner avec lui dans la direction d'Emiéville pour voir de quoi il retourne en plein jour. Nous espérons découvrir un endroit où il y aura moins de soldats afin de pouvoir nous faufiler au travers. Quel fol espoir ! Ce matin-là, le temps est merveilleux et nous nous mettons en route dans la direction des Anglais. Nous arrivons bientôt à un petit sentier qui descend vers le marais et, si nous en croyons les nouvelles d'hier, les Anglais se trouvent de l'autre côté de ce marais, c'est-à-dire à moins de deux cents mètres de nous. Puis nous quittons le sentier et nous commençons à descendre vers le marais, mais l'ennemi est là, bien caché dans les haies et les fossés. Quand nous nous y attendons le moins, un soldat se dresse devant nous et nous demande ce que nous faisons ici. Heureusement pour nous, sept ou huit vaches sont en train de brouter un peu plus loin et nous affirmons que ce sont nos vaches qui se sont échappées pendant la nuit. Pouvons-nous les récupérer ? Mais, là où elles se trouvent est le *No man's land*, à mi-chemin entre les Allemands et les Anglais. Le soldat nous refuse donc la permission, de crainte que notre présence ne pousse les Anglais à tirer dans cette direction. J'essaie d'expliquer qu'ils verront bien ma robe (d'autant plus qu'elle est bleu blanc rouge) et qu'ils ne pourront pas me prendre pour un soldat allemand ! Mais il ne veut rien savoir. Au contraire, il décide de nous conduire au Quartier général, à quelque distance de là. Au cours de cette marche, toutes les fois que nous n'étions pas cachés par les haies ou des buissons, il nous fait marcher la tête baissée parce que les « *Tommies, lookie, lookie !* ». Le premier officier à qui nous parlons refuse de prendre une telle responsabilité et nous envoie à son colonel. Nous continuons donc à marcher à travers champs et bosquets, et nous finissons par arriver à un champ où les officiers supérieurs sont réunis. Malheureusement, le colonel est parti ce

matin ! Finalement, après une longue discussion, notre guide nous dit que nous pouvons venir chercher « nos » vaches cet après-midi.

À la maison, ma mère est quelque peu inquiète par cette longue absence, et elle commence par refuser de me laisser retourner chercher les vaches. Mais je réussis à la convaincre qu'il faut jouer cette charade jusqu'au bout de crainte que les Allemands ne se méfient. Donc, à trois heures, nous nous mettons en route pour cette nouvelle expédition. Nous rencontrons un des officiers avec lequel nous avons parlé ce matin, mais il ne croit pas notre histoire et il envoie chercher le guide. En l'attendant, nous avons le temps d'admirer la façon dont ils sont installés : ils se sont munis de tout ce qui peut rendre la guerre un peu moins inconfortable - chaises, tables, fauteuils, parasols, *etc.* Je remarque aussi que, si les moustiques nous mènent une vie terrible (car ils sont presque pires que les obus !) ils rendent aussi la vie difficile aux Allemands dont les visages sont gonflés par toutes les piqûres qu'ils ont reçues. Pour s'occuper sans doute, l'officier demande à voir ma carte d'identité, mais il ne semble pas trouver bizarre qu'une institutrice de village soit à la recherche de ses vaches. Tant mieux pour nous ! Finalement, notre guide arrive et confirme qu'il nous a donné la permission de venir chercher les vaches. Et le travail de « récupération » commence. Tous les Allemands, debout, nous regardent et semblent se demander comment nous pouvons nous aventurer dans une zone aussi dangereuse. Avant d'attraper les vaches en question, j'essaie d'apercevoir quelque soldat allié de l'autre côté du marais. Mais eux aussi sont très bien cachés.

Il n'est pas facile de faire avancer des vaches qui ne vous connaissent pas ; il est encore plus difficile de les faire sortir d'un marais où elles se trouvaient sans doute bien. Finalement, après avoir couru de long en large bien des fois, la majorité des vaches a quitté le *No man's land*. Cela ne veut pas dire que notre travail est terminé puisque nous avons décidé de les ramener jusqu'à la maison : elles nous donneront du lait, et je pense qu'elles-mêmes se sentiront mieux car j'ai l'impression qu'elles n'ont pas été traitées depuis plusieurs jours. Quelques soldats nous aident à les pousser dans la bonne direction, et nous rentrons triomphalement à Janville, en compagnie de huit vaches normandes. Je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti au moment où je me dressais entre ces deux lignes, alors que quelques dizaines de mètres seulement me séparaient des Anglais. Mon plus grand désir était de courir dans leur direction. Mais les Allemands étaient derrière nous et nous surveillaient, peut-être déjà le doigt sur la gâchette de leur fusil, car j'ai beaucoup de mal à croire qu'ils avaient cru toute cette histoire. Pendant la soirée, nous cherchons un champ pour installer notre petit troupeau, mais cela est impossible parce que les haies ont été trop abîmées par les obus. Cependant, Madame Quellec trait chacune d'elles puis, une à une, elles reprennent leur liberté.

Lundi 24 juillet

Nous sommes maintenant tout à fait isolés du reste du monde puisque la population de Janville se compose de douze civils et d'environ quinze soldats. Dans ces circonstances, pourquoi les obus continuent-ils à pleuvoir sur nos têtes ? Une fois de plus, le bruit de la bataille s'est éloigné de nous et il n'y a plus de doute que les Anglais ont battu en retraite, tout au moins au nord de Troarn.

Mardi 25 juillet

Nous avons beaucoup de légumes puisque tous les jardins du voisinage sont à notre disposition et il nous reste assez de farine pour continuer à fabriquer notre pain pendant environ deux semaines mais, évidemment, nous sommes à court de viande, beurre, café, sucre, *etc...* De temps en temps, nous trouvons un poulet ou un canard tué par un éclat d'obus ; c'est mieux que rien, mais guère suffisant pour douze personnes. Cependant, nous allons résoudre le problème de la viande cet après-midi même, pour quelques jours tout au moins. Après déjeuner, tandis que les hommes essaient de réparer les haies d'un champ voisin afin de pouvoir y garder une ou deux vaches d'une façon plus ou moins permanente, je remarque un petit groupe de cochonnets et je décide immédiatement d'en attraper. Jeanne est la seule qui accepte de m'aider. Nous partons donc à la chasse au cochon, chasse qui nous conduit, à travers champs, jusqu'à la ferme de Monsieur Fontaine (le maire de Janville et un autre oncle de mon beau-frère). Là, ils courent tout autour de la cour de ferme, et nous courons après eux sans jamais parvenir à les attraper. Finalement, ils se précipitent tous dans les cabinets dont la porte était restée ouverte ; il ne nous reste qu'à fermer cette porte pour les prendre au piège... Mais deux soldats allemands se précipitent hors de la maison, fusil en main et apparemment inquiets. Ils ont dû entendre le bruit que nous faisons et ils ont peut-être pensé que des Anglais les attaquaient. Cependant, ils comprennent bien vite ce qui se passe et ils nous laissent continuer notre « chasse au cochon ». Avec de grandes précautions, je réussis à attraper un des cochonnets, puis je lui attache une corde (dont nous étions munies) autour du cou car j'ai l'intention de le ramener à la maison en laisse, tout comme un chien. Mais il s'agite tellement que, deux minutes plus tard, il est allé rejoindre ses copains. Heureusement, Monsieur Quellec vient d'arriver à notre secours et il réussit à en attraper un autre, à moins que ce ne soit le même. Il le met dans un sac à pommes de terre et le ramène ainsi ficelé sur son dos. Il paraît qu'il est un assez bon boucher et il va le préparer quand nous serons de retour à la maison. Malheureusement, il nous faut attendre un bon moment sous un arbre car de nombreux obus ont recommencé à pleuvoir autour de nous.

La soirée se termine par les informations qui nous déçoivent profondément puisque la ville de Troarn n'est pas mentionnée une seule fois. Puis nous nous installons pour la nuit : nous descendons les matelas et les couvertures car nous avons décidé de dormir dans la cuisine et la salle à manger. Ensuite, nous faisons brûler du foin humide dans les deux pièces, espérant chasser les moustiques qui sont si nombreux cette année (à cause du fait que le marais a été inondé par les Allemands). Finalement, nous mettons d'autres matelas et des branches d'arbre devant la porte et les fenêtres, espérant ainsi être protégés des obus. Et c'est ainsi une autre nuit remplie du fracas des obus qui tombent sans discontinuer sur Janville. Le bruit est parfois très proche, d'autres fois il s'éloigne pour revenir plus fort que jamais. Les départs, sifflements et chutes ne font bientôt plus qu'un seul bruit qui se termine par un vacarme effroyable. Pendant quelques minutes, nous n'entendons rien d'autre que les tuiles qui tombent du toit, les fenêtres qui s'écroulent, le plâtre tombant des plafonds et des murs. Bientôt cependant, chacun se rend compte qu'il est encore vivant. Alors des voix s'élèvent dans la nuit : « Est-ce que va maman ? Et toi, Jeanne ? Et Michel ? Et vous Madame Quellec ? Et les enfants ? » Tout le monde semble indemne, à l'exception d'un des enfants Quellec qui a reçu le haut de l'armoire sur la tête et qui saigne ; heureusement, ce n'était rien de grave. La seule chose à faire est de nous retirer dans l'abri que les hommes ont fini de construire cet après-midi même. Nous enfilons donc nos manteaux et nous nous munissons de couvertures. Pendant la courte marche, je regrette de devoir m'enfermer sous terre car un merveilleux spectacle s'offre à nous : tous ces bleus, jaunes, rouges et blancs font penser à un immense feu d'artifice. Dommage qu'il soit si dangereux.

Les cinq ou six heures que nous passons là sont un de mes pires souvenirs de guerre. Le bruit, l'inconfort de la situation et les moustiques nous font la vie impossible. Nous passons la plus grande partie du temps à nous frapper la figure pour tuer ces horribles insectes qui forment

littéralement des nuages autour de nous. Nous essayons à plusieurs reprises de brûler du foin humide mais, moins de cinq minutes plus tard, ils sont tous revenus. Par conséquent dès que le soleil se lève, quelques-uns d'entre nous décident de retourner à la maison pour voir quels dommages l'obus a causés : un très gros obus est en effet tombé dans le jardin, juste devant la porte de la cuisine et tout près d'un magnifique pommier dont il ne reste que le tronc. De gros éclats ont aussi déchiré la plupart des branches de lilas, tandis que les autres arbres du jardin ont été plus ou moins endommagés selon la distance du point de chute. La porte a été arrachée de ses gonds et le matelas que nous avons placé derrière est tout déchiré. A l'intérieur, la situation est moins terrible que nous ne le craignons mais, petit à petit, nous comprenons quelle chance nous avons eue, puisque aucun de nous n'est ni mort, ni blessé. Pendant les jours qui suivent, nous découvrirons littéralement des centaines d'éclats d'obus : l'un d'eux s'était enfoui dans la robe de maman, un autre était tombé sur le fourneau, à moins de cinquante centimètres de ma tête, d'autres encore sont tombés sur les lits, dans la salle à manger et dans le buffet dont la porte est criblée de trous ; j'en trouverai même un à l'intérieur d'un livre. Et tant, tant d'autres...

Après avoir secoué les draps couverts de débris, nous nous recouchons et essayons de dormir, ce qui n'est guère facile car les obus continuent de tomber sur Janville.

Mercredi 26 Juillet

L'après-midi, après une brève visite à nos voisins allemands (en vue de leur soutirer un peu de pain) et une sieste d'une heure pour récupérer le sommeil perdu la nuit précédente, Monsieur Quellec, Pierre et moi partons à la recherche de quelque nourriture. Le lieu de nos investigations est à nouveau la ferme de Monsieur Fontaine. Les soldats que nous avons effrayés hier ne sont plus là et nous y trouvons le calme le plus complet. Nous finissons par découvrir une vache que nous décidons de ramener à la maison. La soirée nous apporte une grande joie. Vers sept heures, tandis que j'étais plongée dans la lecture, j'entends un gémissement, puis la voix de maman qui se plaint : « Ma petite Whisky, vous l'avez tuée ! » C'était en effet Whisky qui, après neuf jours d'absence, nous était revenue. Ne connaissant pas Monsieur Quellec, et sans doute très effrayée, elle s'était jetée sur lui. Mais la riposte n'avait pas tardé et, d'un coup de poing derrière l'oreille, il l'avait mise knock-out. Elle était maintenant étendue, comme morte. Cependant, elle commençait à respirer, faiblement d'abord, puis de plus en plus normalement. Bientôt, en entendant la voix de Jeanne, elle a dressé les oreilles et nous avons pu lui faire boire un peu de lait. Malheureusement, elle a une blessure sur le côté, balle ou éclat d'obus, qui saigne beaucoup.

Jeudi 27 juillet

La nuit n'a pas été trop mouvementée : arrivée de gros obus tout de même, vers minuit, mais pas dans les environs immédiats de la maison. Les portes et fenêtres étaient d'ailleurs vraiment bien garnies, matelas et fagots formant une épaisseur respectable pour amortir le choc des éclats. Ce matin, le secteur est assez calme et la radio n'est pas rassurante : les Américains avancent assez bien dans le secteur de Saint-Lô, mais les Anglais ont reculé au sud-ouest de Caen et, ce qui pour nous est le plus désolant, ils ne parlent toujours pas de Troarn. Pour passer quelques minutes, je suis allée faire un tour en direction de cette ville en suivant un petit chemin qui, il y a quelques jours seulement fourmillait d'Allemands ; il a maintenant retrouvé son ancienne tranquillité. Il y a cependant quelques soldats dans la dernière ferme, sans doute parce qu'elle se trouve dans une position stratégique, sur la hauteur et dominant toute la campagne jusqu'à Troarn. Dans ces conditions, je ne peux aller plus loin car le signe d'interdiction est

toujours là ; je le dépasse quand même de quelques mètres sans que personne ne s'interpose et je m'assieds au bord de la route, essayant de comprendre ce qui se passe là-bas. D'ici, la ville ne semble pas trop endommagée et la plupart des maisons sont encore debout, mais l'église n'a plus son clocher. Le bruit n'est pas très violent. J'entends cependant des départs et arrivées presque simultanées d'obus en direction de Saint-Samson (petit village à deux kilomètres à l'est de Troarn). La mitrailleuse donne un peu elle aussi, ainsi que les fusils ; je voudrais bien savoir quelle est exactement la situation. Mais je retourne à la maison, guère plus avancée qu'avant.

L'après-midi, je décide une fois de plus d'aller en direction du front - vers Saint-Pair cette fois-ci - pour voir si je peux découvrir du nouveau ; maman décide de m'accompagner. À travers sentiers et champs, nous marchons donc vers le « château » de Saint-Pair, Sur la route, nous découvrons toutes sortes de choses abandonnées qui marquent le départ précipité des Allemands : camions en bon état, fûts d'essence, munitions, sacs de charbon de bois, *etc...* Cependant, le bombardement a recommencé et c'est sans doute pour cela que nous ne voyons personne. Nous pénétrons sur le territoire de Saint-Pair à travers champs et sous le tir intense de l'artillerie : les obus pleuvent littéralement et l'un d'eux tombe si près que les éclats retombent autour de nous. A cause de cela, nous décidons de revenir sur nos pas sans avoir aperçu le moindre Anglais, ni le plus petit Allemand. Les obus nous tiendront compagnie sur tout le chemin du retour et nous pouvons constater que la plupart des maisons ont été bien endommagées tandis que, dans les champs, s'étalent de nombreux cadavres de chevaux, de vaches et de cochons : gonflés, prêts à éclater, ils dégagent une odeur infernale sous le soleil de juillet.

Cet après-midi se terminera par la recherche d'une vache avec Monsieur Quelled. Après bien des tours et des détours, nous parvenons à en saisir une dans la prairie en face de chez Mademoiselle Aumont, Mais c'est une vache impossible : au bout d'une heure, elle a déjà repris le chemin des champs. Finalement, nous écoutons les informations qui nous déçoivent une fois de plus. Dans la soirée, deux Allemands prennent possession de l'école et y installent le téléphone : pourvu que cela ne nous attire pas les foudres du ciel ! En attendant, ils nous volent une miche de pain, mais nous nous demandons pourquoi ils ont choisi la seule maison occupée du village. Auraient-ils décidé de nous surveiller ?

Le repas du soir est animé par une fameuse discussion avec Pierre d'Hailly. Ayant pour point de départ le poste de radio, car il a une peur bleue que les soldats ne nous fassent des histoires (mais je ne céderai pas et je continuerai à l'écouter), elle se termine sur la mission qu'il doit remplir. Je ne peux m'empêcher de lui dire que lorsqu'on a une mission aussi importante qu'il le dit, on essaie par tous les moyens d'y parvenir, plutôt que de rester couché à cœur de journée.

Vendredi 28 juillet

Seul, le commencement de la nuit a été animé - mais nous devrions commencer à nous y habituer, si l'on peut s'habituer à ce genre de choses. Il nous semble de plus en plus évident que nous devons quitter Janville dans un avenir proche ; nous allons donc essayer de fabriquer une autre remorque que nous pourrions traîner avec un de nos vélos (nous en possédons trois en tout). Nous pourrions ainsi emporter davantage de choses. Je finis par découvrir trois roues de bicyclettes au milieu de toutes les choses abandonnées par les Allemands lors de leur fuite du 18. Le champ dans lequel je les trouve est un vrai marché aux puces et c'est assez amusant de s'y promener. Je crains fort cependant que ces roues ne nous soient guère utiles, mais la sortie m'aura toujours fait passer une petite heure car le temps nous pèse chaque jour davantage dans une attente qui ne finit jamais. Comme il n'est pas encore l'heure de déjeuner, je retourne chez Monsieur

Fontaine, toujours à la recherche d'une vache, que je ne trouve pas. J'en profite pour jouer quelques airs au piano. Mais aujourd'hui, l'atmosphère est chargée d'électricité, et les disputes se suivent à une cadence record car nos nerfs sont à fleur de peau, ce qui est assez compréhensible. Quand donc Janville sera-t-il enfin libéré ? Nous ne pensons pas que des tirs d'artillerie soient nécessaires pour faire partir les dix ou quinze Allemands qui sont encore ici. Bien entendu, toutes ces sorties en territoire plus ou moins interdit n'étaient pas faites uniquement dans le but de « passer le temps » ; Monsieur Quellec et moi cherchions vraiment à traverser les lignes allemandes afin de dire aux Anglais que ce secteur était très peu défendu depuis la grande avance du 18.

L'après-midi, je décide de faire, seule, une nouvelle expédition à Saint-Pair. Je pars donc en direction de la Croix de Janville. À cet endroit, j'entre dans un champ puisqu'un panneau annonce maintenant que c'est une « zone strictement interdite aux civils ; toute personne trouvée à l'intérieur de cette zone sera fusillée. » Si on m'arrête, je pourrai toujours dire que je n'ai pas vu le panneau !

Non loin de là, en direction du Calvaire de Troarn, la mitrailleuse se fait entendre et je continue à marcher vers elle. Après avoir traversé quelques champs parallèlement à la route, je me rapproche de celle-ci afin de me rendre compte où je suis. Mais, juste au moment où je sors du champ, je me trouve nez à nez avec deux soldats. Ils acceptent sans trop de peine l'explication de la vache - pendant toutes ces sorties, je me munissais d'une canne et d'une corde afin de pouvoir donner l'excuse que j'étais à la recherche d'une de mes vaches - et nous marchons de compagnie jusqu'à la maison des Piquet. En cours de route, je remarque tous les ravages causés par les obus : presque toutes les maisons ont été endommagées et l'une d'elles a brûlé ; l'église est très abîmée et la maison de Jeanne a subi, elle aussi, quelques dégâts (à cette époque, Jeanne et Michel étaient propriétaires d'une belle vieille maison à Saint-Pair). Je parviens à me débarrasser des Allemands sans trop de mal. En fait, j'avais très bien compris ce qu'ils attendaient de moi, mais je n'oublierai jamais qu'ils auraient pu me violer (ils étaient les plus forts!) et qu'ils ne l'ont pas fait... Puis je suis un petit chemin jusqu'à la maison de la « Mère Gaby ». Derrière sa maison, s'étend un champ que je me prépare à traverser afin de gagner Troarn mais, à peine y suis-je entrée qu'un soldat se dresse à une centaine de mètres, comme un diable qui sortirait de sa boîte. Je continue ma marche en avant comme si de rien n'était, mais il m'arrête bientôt et me fait signe de le suivre jusqu'au château peu éloigné. L'arrivée fait quelque peu sensation, et la cour n'est pas longtemps déserte. Heureusement, je tombe sur une bonne pâte d'adjudant qui croit ou feint de croire, mon explication habituelle. Après m'avoir demandé d'où je venais, il se contente de m'inviter à rebrousser chemin - sinon, « *pfut* », et il fait le geste de me mettre en joue. Le soldat qui m'a arrêtée ne semble pas très heureux : il pensait peut-être être récompensé pour avoir arrêté un personnage si important...

Le retour est sans histoire, et je ne rencontrerai que deux motocyclistes juste après être sortie de la zone interdite. Quelques fusants éclatent dans l'air et leurs éclats retombent autour de moi. La sortie a duré environ une heure et demie - malheureusement je n'ai pas ramené de vache. La soirée est assez calme ; le seul fait important et un peu angoissant est l'absence de Monsieur Quellec. À l'heure du déjeuner, il avait affirmé qu'il pouvait être avec les Anglais dans moins d'une heure, et, depuis ce moment personne ne l'a vu. Ce ne sera que six mois plus tard que je comprendrai pleinement combien j'avais eu de chance cet après midi là car on a retrouvé le corps de M. Quellec dans le champ même où j'avais été arrêtée. Il avait été tué d'un coup de revolver tiré dans la nuque. Essayait-il lui aussi de traverser les lignes allemandes ? A-t-il eu peur en voyant les Allemands et a-t-il essayé de se sauver ? Naturellement nous ne l'avons jamais su.

Cependant je n'ai guère de doute que mon sang froid – d'aucuns le nommeraient folie – m'a sauvé la vie ce jour là.

Samedi 29 juillet

La nuit a été, une fois de plus, un peu trop animée : par trois fois, les obus tombent dans les environs immédiats de la maison. La troisième fois même, ils tombent si près de nous que nous sommes obligés de nous mettre sous les matelas. Quand le soleil se lève, nous pouvons constater les dégâts qui sont en fait minimes : les waters des garçons sont complètement effondrés et le puits a été touché ainsi que la grange de Madame Ève. Dans les prés alentour, il y a de nouveaux trous. Ce matin, un Allemand est venu pleurer un « *Platen* » (disque) et je suis allée lui en porter un contre deux boules de pain, un échange équitable ! La BBC ne parle toujours pas de notre secteur tandis que les obus continuent à tomber dans les environs.

L'après-midi est longue, mortellement longue. Elle n'est occupée que par une promenade dans les champs à la recherche d'une vache (que je trouve cette fois-ci) et, une heure plus tard, une autre sortie pour chercher des montants de roue, que je trouve aussi. Puis je fais une dernière promenade dans les chemins de Janville : le cheval de Monsieur Fontaine continue à pourrir au bord de la route et la voiture, à moitié vidée de son contenu, est toujours là. J'aperçois un pauvre lapin dans une cage ; il est terriblement maigre après une semaine sans nourriture et je décide de lui rendre la liberté.

Le soir, trois Allemands peu aimables et que nous n'avons encore jamais vus, entrent dans la cuisine : ils réclament des œufs, du beurre, de la crème (où irions-nous les chercher ?) tout en fouinant autour d'eux. D'où vient ce changement d'attitude ? Monsieur Quellec n'est toujours pas revenu et nous sommes très inquiets. Nous ne savions pas alors que deux événements étaient très probablement liés : Monsieur Quellec avait sans doute été arrêté - et exécuté - dans la zone interdite aux civils, et les Allemands en avaient conclu que notre présence dans la région n'était pas normale.

Dimanche 30 juillet : l'exode

La nuit a été une des plus calmes que nous ayons connues récemment et nous avons été assez fous pour penser que Monsieur Quellec était arrivé dans le secteur anglais et leur avait dit qu'ils n'avaient aucune raison de nous bombarder puisque la grande majorité des Allemands étaient partis. Ne sachant comment occuper la matinée, je suis montée chez Monsieur Fontaine pour jouer un peu de piano mais j'ai été arrêtée dans cette occupation par les appels lointains de maman : « Madeleine ! Madeleine ! Les Allemands sont dans la maison avec des fusils ; ils te prennent pour une espionne et ils veulent que nous soyons partis à une heure ». Il était alors midi ce qui nous donnait peu de temps. De retour à la maison, j'ai en effet trouvé les mêmes soldats qu'hier soir et ils étaient tout aussi désagréables. Avant mon retour, un des soldats avait été particulièrement dur avec ma sœur. Il devait penser qu'elle était Madame Quellec parce qu'il lui a demandé à plusieurs reprises où était son mari, et, quand elle lui a montré Michel, il a répondu : « Ce n'est PAS votre mari, Madame ». Maman les a emmenés chez les deux vieilles dames en espérant qu'ils changeraient d'avis et nous laisseraient rester à Janville, mais ils ne faisaient que répéter « égal, égal ». Ils nous ont néanmoins accordé une heure de grâce, mais il est heureux qu'ils n'aient pas pensé à fouiller la maison ; je n'ose penser à ce qui serait arrivé s'ils avaient trouvé le poste de radio anglaise.

Les derniers préparatifs étaient fiévreux ; il nous restait encore à boucher le trou de la cave, cacher certains objets derrière une pile de bois, finir de préparer les valises, charger les remorques, les attacher aux bicyclettes et porter quelque nourriture aux deux vieilles dames. Les deux heures sont vite passées. Après avoir vaguement mangé, nous avons pris (sans Monsieur Quellec) le chemin de l'exode le sourire aux lèvres et une fleur à la boutonnière ; des drapeaux blancs flottaient sur nos remorques. Les soldats attendaient patiemment que nous soyons partis pour entrer dans la maison. Ils n'y ont pas trouvé grand-chose à boire ou à manger.

(Copie du Docteur Martin) Au bout de deux cents mètres à peine, premier accident : la roue de la remorque de Michel s'effondre sous la charge et il faut aller à la recherche d'une roue de secours dans les maisons avoisinantes. Deux cents mètres plus loin, nouvel arrêt un peu plus long, pour mettre la remorque en état, car nous nous étions contentés d'une réparation de fortune. Pour comble de malheur, les obus, fusants et autres sifflent autour de nous. Troisième arrêt au Pont, car la même roue s'effondre tout à fait. Nous devons donc décharger la remorque, et cacher son contenu dans une haie, espérant (!) retrouver tout cela plus tard. Jeanne et moi cherchons un autre moyen de transport, mais sans succès.

(Copie de Mme Louise) Notre petite caravane était composée de Madame Quellec et ses trois enfants, Pierre d'Hailly, l'« autre jeune homme » dont j'ai oublié le nom, Jeanne et Michel, maman et moi. Nous avons trois remorques. L'une de ces remorques était celle que j'avais utilisée le 9 juillet pour faire le voyage mémorable à Troarn, l'autre avait été terminée hier et Pierre d'Hailly en avait trouvé une troisième chez Madame Ève. Une était pour la famille Quellec, l'autre pour Jeanne et Michel, la dernière pour maman et moi. Les deux jeunes gens avaient très peu de possessions. Au bout de deux cents mètres à peine, premier accident : la roue de la remorque de Michel s'est effondrée sous la charge et, pendant qu'il essayait de la réparer, Maman et moi sommes allées à la recherche d'une roue de secours que nous n'avons pas trouvée. Puis ce fut le deuxième départ accompagné par les obus, fusants et autres, qui sifflaient autour de nous. Nous nous sommes arrêtés à nouveau un peu plus loin pour mettre la remorque en état car nous nous étions contentés d'une réparation de fortune : nous étions trop près de la maison. Nous nous sommes remis en route pour la troisième fois, mais nous avons dû nous arrêter une troisième fois car la même roue s'est tout à fait effondrée. Nous avons transféré autant de choses que possible dans ma remorque et caché le reste dans une haie, espérant (!) retrouver tout cela plus tard. Jeanne et moi avons cherché un autre moyen de transport mais sans succès, cependant nous avons gardé la remorque « en panne » espérant la réparer à Argences.

Sous un soleil brûlant, nous nous sommes mis en route pour la quatrième fois et nous avons couvert les quatre kilomètres qui nous séparaient d'Argences sans incident, à l'exception du fait que les Allemands nous ont offert une vache (*sic*). Ils ne savaient pas quoi en faire et ils pensaient sans doute qu'elle nous serait utile plus tard. Nous avons poliment refusé. Tout en marchant, nous avons essayé de décider où nous irions nous réfugier. Finalement, nous (Jeanne et Michel, maman et moi, les autres ne tarderaient pas à nous quitter) avons choisi Paris parce que la sœur de Michel (une « petite sœur de Saint-Vincent-de-Paul ») y résidait ; nous suivrions la route nationale dans l'espoir de rencontrer quelque camion qui accepterait de nous transporter. Après quelques jours de repos dans la capitale, nous partirions à Saint-Mihiel (dans la Meuse) où vivait mon fiancé.

Nous nous sommes arrêtés un moment à Argences pour essayer de réparer la remorque une fois de plus. Nous avons alors trois remorques en tout, deux pour nous et une pour la famille Quellec. Les deux jeunes gens avaient très peu de possessions. Après bien des recherches, je suis parvenue

à en trouver une très bonne à laquelle il ne manquait que les roues ce qui était facile à réparer et, une heure plus tard, nous étions prêts à repartir. J'avais profité de cet arrêt pour chercher des chaussures car les miennes étaient dans un état pitoyable, recherche vaine malheureusement quoique j'ai ramené deux livres qui meubleraient mes loisirs. À peine avions nous quitté Argences que la remorque de Michel s'est une fois de plus effondrée dans un trou d'obus : les dieux ne voulaient pas que nous rentrions dans le monde civilisé ! Nous nous sommes mis à la recherche de deux autres roues, et nous les avons trouvées !

La dernière étape de la journée s'est déroulée sans incident mais avec beaucoup de fatigue, d'autant plus que les tirs d'artillerie continuaient à nous poursuivre. La caravane a perdu un de ses membres car Pierre d'Hailly a décidé d'aller dans la direction de Dozulé. On nous a dit plus tard qu'il avait été arrêté par les Allemands et exécuté. À Moulton-Argences, nous avons retrouvé la route de Paris mais la côte est dure à la sortie de cette ville, si dure qu'il a fallu se mettre à deux pour tirer les remorques. Nous étions épuisés quand nous sommes arrivés au haut et nous avons décidé de chercher un endroit pour passer la nuit ; il était d'ailleurs déjà sept heures.

À deux ou trois kilomètres à l'est de Moulton, un petit village s'étendait le long de la route, mais les premières maisons qui ont retenu notre attention étaient toutes occupées par des soldats. Enfin, nous avons découvert une maison inoccupée et nous nous sommes installés. Après avoir reçu la permission d'y séjourner quelques heures, maman et moi sommes allées dans une ferme dont les soldats nous ont donné du lait et du pain. Ils nous ont même offert de rester avec eux pour préparer leur nourriture en échange de quoi ils nous emmèneraient dans leur camion lors de leur propre exode. Nous avons encore refusé poliment.

Nous sommes entrés en pleine période de camping en mangeant sur l'herbe. La première journée de l'exode s'achève, et elle ne s'achève pas trop mal. Il est évidemment très difficile d'abandonner sa maison et son pays, surtout après avoir résisté presque deux semaines sous les obus et plus de dix jours avec la seule compagnie des Allemands. Maintenant encore, nous pouvons nous demander quand nous rencontrerons les premiers Français. Naturellement, nous avons emporté la radio et les nouvelles ne sont pas mauvaises : les Américains continuent à avancer et les Anglais ont repris l'offensive au sud-ouest de Caen.

Lundi 31 juillet

Après une nuit qui n'a guère amené de repos, une toilette rapide et un petit déjeuner plus rapide encore, nous avons repris la route non sans avoir été chercher la boule de pain que les Allemands nous avaient promise hier soir. La journée a été sans histoire et nous avons vu les kilomètres qui nous séparaient des Anglais s'ajouter les uns aux autres trop lentement à notre gré car, maintenant que nous avons abandonné l'espoir d'une prompte libération, nous voudrions arriver au plus vite du terme de notre voyage : Saint Mihiel. Paris ne devait être que la première étape, car nous avions décidé d'aller jusqu'à cette ville de la Meuse, où se trouvait la famille d'un fiancé que je n'ai jamais épousé.

Le matin, le temps nous était favorable : un temps brumeux et un peu frais mais sans pluie. Aussi, nous avons parcouru sans trop de difficulté les dix kilomètres qui nous séparaient du Carrefour Saint Jean. Nous y avons rencontré nos premiers civils lorsque nous nous sommes arrêtés pour déjeuner dans un café dont les propriétaires étaient peu aimables. Notre retour à la civilisation n'était pas très réussi et je regrettais le libre espace où nous étions seuls et où nous avions toute liberté d'action. Quarante ans après, je me demande comment je pouvais parler de

« liberté d'action », entourés comme nous l'étions par les Allemands, véritables prisonniers de guerre. Le réveil était brutal. Il est vrai que nous sommes maintenant des réfugiés, c'est-à-dire des gens sans feu ni lieu et qui ont droit à peu d'égards.

Nous nous sommes remis en route sous un soleil torride et nous n'avons parcouru que sept kilomètres en deux heures, notre marche étant entrecoupée de nombreuses pauses. C'est à Crèvecœur que Madame Quellec et ses trois petites nous ont quittés : elle prenait le chemin de Bretagne où elle avait de la famille. Le dernier jeune Français que nous avons abrité l'a accompagné jusqu'au terme de son voyage.

Comme j'écris ces lignes, nous sommes installées dans une ferme à quatre kilomètres à l'est de Crèvecœur. Nous avons pu préparer un vague souper et nous allons y passer la nuit, mais la journée s'est passée sans que nous ayons pu écouter les informations parce que j'ai perdu l'antenne. Je viens d'être interrompue par un avion allié qui a piqué deux fois au-dessus de la route avant de laisser tomber ses bombes. Il a bien visé car un camion de munitions explose non loin. Une autre journée s'achève donc mais sur une note moins optimiste que celle d'hier : le cafard m'a poursuivie tout au long de la route et j'ai bien peur qu'il ne m'abandonne pas d'ici longtemps.

Mardi 1er août

Nouveau départ le matin à huit heures pour une étape de treize kilomètres qui nous a conduits à Lisieux. Il y a peu de choses à signaler mais le contact avec les civils n'est pas des meilleurs ; il est vrai que nous avons perdu l'habitude de la vie dite civilisée. Pourtant, un fermier a pris maman en charge dans sa carriole pour quelques kilomètres ce qui était beaucoup moins fatigant pour elle et ce qui nous a permis de rouler sur nos vélos. Après déjeuner, nous sommes allés au Carmel, puis nous avons passé la plus grande partie de l'après-midi à chercher un moyen de transport. Nous avons fini par découvrir un camion complaisant qui a accepté de nous emmener dans la direction d'Évreux dès demain car il va chercher du sucre à 20 kilomètres à l'ouest de cette ville. La soirée a traîné en longueur : sans la moindre occupation, sans chez soi, que pouvions nous faire ? La nuit que nous avons passée dans un lit d'hôpital a pourtant été calme et reposante, troublée seulement par la pensée de savoir si le chauffeur du camion tiendrait parole.

Mercredi 2 août

Le camion est enfin arrivé avec presque deux heures de retard (quelles inquiétudes pendant cette attente) et, malgré ce qu'il avait dit au départ, le chauffeur a été très chic et nous a conduits jusqu'à Évreux même. C'était particulièrement chic à une époque où l'essence (et le charbon de bois) étaient si rares. Deux autres voyageurs s'étaient joints à notre groupe et l'arrière du camion était bien rempli avec six personnes, trois bicyclettes et deux remorques. L'après-midi s'est passé en courses et démarches à travers Évreux pour obtenir nos tickets de rationnement qui n'avaient pas été perçus depuis juin et surtout pour essayer de découvrir un autre moyen de transport. Nous avons visité un nombre incroyable de compagnies qui pourraient avoir un camion se rendant à Paris, sans résultat. Vers sept heures, juste au moment où j'allais abandonner les recherches pour la journée, j'ai remarqué un camion vide avec une immatriculation parisienne. Mais il a disparu avant que j'ai eu le temps de faire signe au chauffeur. J'ai marché dans la même direction au cas où il se soit arrêté près de là, et j'ai eu la chance de le trouver quelques minutes plus tard, arrêté

devant l'hôtel de ville. J'ai parlé à la propriétaire de ce camion qui n'était pas très aimable mais qui s'est adoucie quand elle a compris notre situation. Elle m'a dit d'attendre jusqu'à qu'elle sache quand elle retournait à Paris et si le camion serait chargé ou non. Une heure plus tard, j'étais bien heureuse d'apprendre qu'elle repartirait vers neuf heures le soir même et que nous pouvions l'attendre à la sortie d'Évreux. Nous sommes sans information depuis trois jours et il est difficile de croire tous les « bobards » qui circulent.

Jeudi 3 août : Paris

Après deux heures d'attente (commençant à neuf heures du soir), le camion est arrivé et il a accepté de nous prendre avec tous nos bagages. Nous avons vraiment beaucoup de chance, n'ayant marché que cinquante kilomètres sur les deux cent vingt kilomètres entre Janville et Paris. En dépit d'une nuit très claire, le voyage a été relativement paisible quoique nous ayons été arrêtés cinq ou six fois par des patrouilles allemandes qui surveillaient toutes les voitures se dirigeant vers Paris. Ils ont demandé chaque fois de voir nos cartes d'identité mais, heureusement pour la propriétaire peut-être, ils n'ont pas fouillé l'intérieur du camion quand ils ont compris que nous étions des réfugiés.

Nous ne sommes arrivés à Levallois qu'à une heure du matin, en plein couvre feu, et le chauffeur voulait d'abord nous abandonner au bord de la route, mais il a été lui aussi très gentil et nous a permis de passer le reste de la nuit dans son camion. Les quelques heures qui nous séparaient du lever du soleil se sont passées à discuter entre nous et avec des agents de police qui semblaient intéressés par des nouvelles venant directement du « front ». Nous avons commencé à recharger les deux remorques à cinq heures et demie, puis il nous a fallu parcourir l'avenue de la Grande Armée, les Champs Élysées et les quais de la Seine dans une tenue assez déplorable puis que nous n'avions pu changer de vêtements depuis quatre jours. Nous nous dirigeons vers la rue Perronet, à deux pas de la rue du Bac et du Boulevard Saint Germain, où se trouvait alors un orphelinat des sœurs de Saint Vincent de Paul. Ce parcours se faisait assez tôt et nous n'avons pas rencontré beaucoup de curieux. Pourtant, afin que tout le monde comprenne d'où nous venions, j'avais conservé notre drapeau blanc et mis un signe à ma remorque (qui est lui aussi à Troarn ; ce signe est aussi à Troarn chez ma sœur) :

Front de Normandie
Janville par Troarn
CALVADOS

C'était d'ailleurs assez facile à deviner car les avenues portaient toutes des flèches en sens inverse indiquant : « Zur NORMANDIE front ».

L'accueil a été des plus chaleureux rue Perronet, bien que la sœur de Michel fût en province avec les enfants. On nous a donné une chambre et nous avons pu nous laver et nous étendre sur nos lits jusqu'à treize heures. L'après-midi, nous sommes allés à la mairie pour chercher les tickets d'alimentation du mois d'août, et nous avons « fait sensation » avec le récit de quelques-unes de nos aventures de guerre. Ensuite, nous sommes allés au bureau des réfugiés place de l'Hôtel de ville, puis gare de l'Est où on nous a dit que les trains roulaient toujours en direction de la Meuse mais qu'ils n'enregistraient aucun bagage. Nous avons aussi découvert que le métro parisien était presque impraticable : il fallait y faire de longues queues et la bousculade était terrible. Après tout, nous avons l'habitude de marcher !

Nous avons pu écouter les informations pour la première fois depuis dimanche ; elles étaient bonnes, mais il n'y avait rien de nouveau au sujet de Troarn.

Vendredi 4 et samedi 5 août

Peu de chose à signaler. Les deux journées se sont passées à courir ici et là pour les tickets, les cartes de réfugiés et surtout un camion qui pourrait transporter nos possessions jusqu'à Saint-Mihiel. Nous ferions nous-mêmes le voyage par le train. Le Secours National, la Croix Rouge, les Transports Parisiens ont reçu notre visite, mais en vain, ils avaient tous d'autres chats à fouetter. Hier matin cependant, quelqu'un nous a donné l'adresse d'un Monsieur Huot qui a une usine à Saint-Mihiel et qui, semble-t-il, y va fréquemment. Dès deux heures, je suis allée à son bureau rue de la Roquette (près de la place de la Bastille), mais il n'y était pas. On m'a envoyée place de la Nation où se trouvait son appartement, qu'il venait de quitter, et je suis retournée une nouvelle fois rue de la Roquette où je l'ai trouvé. Il a accepté d'emporter nos vélos et nos remorques pleines, jeudi prochain. Nous sommes alors retournées gare de l'Est pour acheter nos billets et nous avons eu la chance (?) d'obtenir des places pour demain soir.

Dimanche 6 août

La journée a bien mal commencé car je me suis aperçue que j'avais perdu mon gilet et mes recherches sont demeurées infructueuses. La perte d'un gilet semble quelque chose de bien peu d'importance de nos jours, mais c'était une petite tragédie pour une personne qui avait si peu de vêtements. Nous avons rechargé nos remorques et, après la messe, nous avons pris le chemin de la rue de la Roquette, à pied bien sûr (deux heures de marche aller-retour) en suivant le boulevard Saint Germain, le Pont Sully, le boulevard Henri IV et la place de la Bastille. Vers trois heures, c'est la route de la gare de l'Est que nous avons prise, avec une remorque que nous avons empruntée aux sœurs afin de pouvoir transporter nos valises. Jeanne et Michel se sont arrêtés au Châtelet tandis que je tirais la remorque, le long des boulevards de Sébastopol et de Strasbourg, jusqu'à la gare. Maman est restée pour surveiller nos bagages et j'ai ramené la remorque vide à Michel qui s'était chargé de la reporter jusqu'à la rue Perronet tandis que Jeanne et moi remontions à la gare de l'Est. À sept heures, Michel étant arrivé lui aussi, nous sommes passés sur le quai mais il a fallu attendre une longue heure avant de prendre le train d'assaut. En allant vite, j'ai eu la chance de trouver quatre places assises. À partir de ce moment, notre patience a été mise à rude épreuve. Il a d'abord fallu attendre le départ du train jusqu'à onze heures et quart, et nous avons passé le temps en faisant les cent pas sur le quai. Il est à remarquer qu'il y avait très peu de civils dans ce train car l'avant était occupé par des condamnés de droit commun envoyés en Allemagne pour travailler dans les usines de guerre tandis qu'à l'arrière se trouvaient les soldats allemands qui allaient sans doute en permission. Les autres voyageurs avaient droit à un seul wagon. Dès le départ, les problèmes ont commencé : tous les cinq kilomètres environ, le train s'arrêtait, souvent pour longtemps. À deux heures et demie du matin, l'arrêt s'est prolongé pendant quatre heures. Evidemment, personne ne savait pourquoi. Finalement, après sept ou huit kilomètres d'une marche ralentie, il s'est arrêté une nouvelle fois, sur une voie d'attente, ce qui ne promettait pas un départ rapide. En effet, il est maintenant neuf heures et nous n'avons pas bougé. A quelle heure partirons nous et, plus important, à quelle heure arriverons nous ?

Lundi 7 août

Il a fallu attendre que quatre ou cinq trains nous dépassent mais, comme il y avait une fontaine, chacun en a profité pour se désaltérer et faire un brin de toilette, après avoir fait longtemps la queue. Après le départ, nous avons continué à progresser à l'allure d'une tortue de sorte que nous pouvions admirer les nombreux wagons de marchandises et de munitions calcinés ou entièrement brûlés : un train entier d'essence, un autre de pneus et chambres à air, un de prisonniers anglais dans leurs cellules attendant (quoi ?) sur une autre voie. Enfin, vers midi, nous sommes arrivés à la gare de Château-Thierry, à cinquante kilomètres de Paris. Elle avait été bombardée quelques heures auparavant, et c'est probablement pour cela que nous avons dû attendre si longtemps. Le chef de gare a annoncé que la locomotive était à bout de souffle et qu'il fallait en attendre une autre. Nous avons mangé, bavardé, fait les cent pas sur le quai, admiré les « travailleurs volontaires ». Le chef de gare est allé nous chercher du pain et enfin, partie la plus amusante (sinon la plus honnête) de cet arrêt, nous avons fait une descente dans les jardins du voisinage. Pour la première fois de l'année, j'ai pu manger des noisettes, fraises, framboises, poires et prunes, plus au moins mûres d'ailleurs. Quand nous avons entendu le coup de sifflet annonçant le départ, nous avons tous couru pour rattraper le train.

Pendant dix kilomètres environ, nous avons roulé au moins à trente à l'heure et l'espoir est revenu dans nos cœurs mais, après un bref arrêt au bord de la Marne, l'élan était rompu et la locomotive faisait à peine du cinq à l'heure jusqu'à l'arrêt définitif. Le bruit courait qu'il y avait une alerte. Soudain, deux avions sont arrivés et nous ont survolés à basse altitude tandis que les mitrailleuses allemandes commençaient à tirer. Fuite éperdue des voyageurs, civils et militaires, qui ont sauté du train, grimpé le fossé à la vitesse d'un lièvre et sont allés se cacher dans le bois tout proche tandis que les mitrailleuses continuaient à tirer et que les avions laissaient tomber quelques bombes. Nous étions restés à cinq ou six dans le compartiment (y compris maman, Jeanne et moi) et nous avons pu admirer le retour des fugitifs. Quelques uns étaient blessés (dont Michel au genou), d'autres avaient perdu leur portefeuille, leurs lunettes, leurs sacs, leurs livres, *etc...* Les prisonniers, en slip et pieds nus, n'étaient pas les moins admirés. Ils ne sont d'ailleurs pas tous revenus et il a fallu attendre plus loin que les Allemands leur donnent la chasse, avec leurs chiens, mais je ne pense pas qu'ils les aient tous ramenés.

Rien n'est plus allé après cela. Nous avons couvert quelques autres kilomètres, avec de nombreux arrêts pendant lesquels nous rêvions ou nous bavardions sur les bords de la Marne. Finalement, nous sommes arrivés à Dormans où l'arrêt a été très long. Il y avait d'ailleurs un train de marchandises devant nous et le bruit courait que, dix huit kilomètres plus loin, la voie était coupée par une « trentaine de trous de bombes de quinze mètres de profondeur ». On nous a d'abord dit que la voie serait réparée à minuit mais, deux heures plus tard, nous avons appris que le travail demanderait au moins deux à trois jours. D'autre part, il était impossible de revenir en arrière car la ligne avait été coupée en deux endroits depuis notre passage. Chacun doit donc se débrouiller comme il le peut, et le train s'est vidé de tous ses occupants. Jeanne est allée à la recherche d'une voiture pour transporter Michel. Elle en a trouvé une chez un fermier du village le plus proche (Soilly) qui a emmené tous nos bagages chez lui et nous a offert le gîte et le couvert. C'était bien agréable d'avoir à nouveau l'électricité (il y avait une panne rue Perronet) et, à minuit, nous nous sommes mis au lit avec un grand soulagement.

Mardi 8 août

Maman et moi avons décidé de rentrer à Paris car nous devons essayer de parler à Monsieur Huot avant qu'il n'emmène nos affaires à Saint-Mihiel, à moins qu'il n'accepte de nous

emmener aussi. Jeanne et Michel vont rester ici (à cause de la blessure de Michel) et nous espérons les prendre au passage dans deux jours. Après une nuit reposante, nous avons monté la garde sur la route de Paris. Il y avait beaucoup de camions mais il n'était pas facile de se faire prendre en charge car un bon nombre de personnes voulaient rentrer à Paris tandis que les Allemands faisaient de l'auto stop dans la direction opposée. Le premier camion, allemand, ne s'est pas arrêté ; le deuxième, français, ne s'est pas arrêté non plus ; le troisième, allemand, ne s'est pas arrêté ; le quatrième, allemand, s'est arrêté, m'a prise en charge et s'est arrêté de nouveau un peu plus loin pour que maman puisse monter, mais des officiers étaient sur la route et le chauffeur a été obligé de faire descendre tous ses passagers. Le cinquième camion, français et quoique déjà très chargé, nous a prises et c'est perchées sur des sacs d'orge que nous avons passé les huit heures qu'a duré le voyage. Le chauffeur était vraiment très généreux puisque nous étions à trente « passagers » à l'arrivée de Paris.

Au commencement, le voyage était assez agréable car il faisait encore frais et c'était amusant de regarder le monde passer devant nos yeux. Mais il a bientôt fait trop chaud et nous avons des crampes à force d'être assis dans la même position d'autant que peu de choses venaient nous distraire. Le camion s'est arrêté plusieurs fois pour « faire le plein » (avec du charbon de bois) et des forteresses volantes nous ont survolés à deux reprises. Les deux fois, tout le monde, sauf maman et moi qui en avons vu bien d'autres, est allé se cacher dans les herbes mais ce n'était jamais à nous que les avions en voulaient. Quand nous avons réintégré la rue Peronnet à 19h30, nous étions très fatiguées après un tel voyage et trop de soleil. On nous a dit que les Américains seraient ici dans une semaine et c'est dommage que nous ne puissions pas les attendre mais il faut aller à Saint-Mihiel, surtout à cause de Jeanne et Michel qui nous attendent patiemment à Soilly.

Mercredi 9 août

Journée assez décevante. Nous sommes allées voir Monsieur Huot qui a accepté de nous emmener mais il ne pouvait pas faire le crochet pour prendre Jeanne et Michel car il n'avait pas assez d'essence. Il est donc absolument essentiel que nous trouvions un autre moyen de transport pour aller prévenir Jeanne et Michel qu'il n'y a plus de trains, le nôtre étant le dernier à avoir quitté Paris. Nous avons passé de longues heures autour des halles à la recherche d'un camion de la Marne, mais en vain. Après avoir abandonné nos recherches pour la journée, nous avons fait une promenade aux Tuileries puis je suis allée à l'Inspection d'Académie pour signaler mon cas.

Jeudi 10 août

Autre journée décevante. Elle a commencé par une visite à la Cité Universitaire pour voir si Monsieur et Madame Coulet y étaient. J'avais fait la connaissance de Monsieur Coulet, alors recteur de l'Académie de Paris et père de Madame Daure par l'intermédiaire de Monsieur Daure (lui-même recteur de l'Académie de Caen). Malheureusement, ils n'étaient pas à Paris et personne ne savait où ils étaient. J'ai appris par la suite que les Daure et les Coulet étaient alors dans la « poche de Falaise », endroit horrible s'il en fut). Cette sortie n'a pas été vaine cependant car on nous a dit que le frère de Madame Daure était en effet le nouveau Commissaire de la République à Bayeux (siège du gouvernement provisoire de la France libérée) et que Monsieur Daure était maintenant Préfet du Calvados. Monsieur Daure méritait richement cet honneur car il avait été un membre de la Résistance dès les premières heures de l'Occupation. *Depuis plus d'un an, Monsieur Daure se cachait pas très loin de nous à cause de ses activités de résistant.* L'après-midi, maman et moi avons fait une promenade au bord de la Seine puis je suis retournée voir

Monsieur Huot au cas où il aurait changé d'avis. Nouvelle et cuisante déception : son camion a été réquisitionné et il n'est plus question de départ pour la Meuse.

Vendredi 11 août

À sept heures du matin, j'ai enfourché mon vélo car il fallait que j'aille prévenir Jeanne et Michel à Soilly, c'est-à-dire à cent vingt kilomètres de Paris. Dès le départ, c'était très pénible à cause de la chaleur et des pavés qui couvraient la route presque jusqu'à Meaux. Malgré tous mes signaux, les camions ont refusé de s'arrêter ; finalement, un camion allemand a accepté de me prendre et m'a ainsi épargné une dizaine de kilomètres. Ensuite, les côtes (et les descentes heureusement) se sont succédées sous un soleil torride. Peu après la Ferté sous Jouarre, tandis que je reprenais haleine au milieu d'une longue côte, un camion français s'est arrêté et m'a emmenée jusqu'à Château Thierry ; ils m'ont même offert de continuer la route avec eux demain soir mais j'ai refusé parce que j'avais hâte d'arriver à Soilly. Puis ce fut la dernière étape de vingt kilomètres et non la plus facile car il était une heure et j'étais obligée de m'arrêter pour prendre un peu de repos. Mais l'arrivée a été désastreuse puisque j'ai appris que Jeanne et Michel, découragés après une journée d'attente vaine (et malgré les protestations des fermiers qui acceptaient de les garder aussi longtemps qu'ils le désiraient) étaient partis en direction de Saint-Mihiel. Quelle déception après avoir roulé pendant six heures. Je ne pouvais d'ailleurs pas aller à leur recherche car maman s'inquiéterait si je ne revenais pas à Paris. En fait, nous n'avons revu Jeanne et Michel que le 6 septembre après que presque toute la France avait été libérée. Un camion (français) était heureusement là, prêt à reprendre la route de Paris, et, malgré son chargement, il a accepté de nous embarquer moi et mon vélo. Ce voyage a lui aussi été extrêmement lent puisque, partis à quatre heures, il était près de minuit lorsque nous sommes arrivés à Paris. A partir de Château-Thierry, délaissant la cabine du chauffeur où il faisait vraiment trop chaud, je me suis perchée sur une pile de fromage en compagnie des autres voyageurs. Le temps a vite passé à bavarder et surtout à contempler les camions allemands qui prenaient la route à l'est chargés d'hommes, de matériel, de meubles, *etc...* Chaque camion était rempli jusqu'aux bords et nous avons bien ri en les voyant, particulièrement devant une petite Simca autour de laquelle étaient accrochés une bonne douzaine de soldats. L'espoir nous a envahis à nouveau car cela ressemblait fort à une retraite et les plus gros bobards ne manquaient pas de courir sur l'arrivée prochaine des alliés.

Samedi 12 août

À nouveau, la journée s'est passée à chercher un camion car nous n'avions pas abandonné l'espoir d'aller à Saint-Mihiel, ne serait-ce que pour retrouver Jeanne et Michel qui doivent maintenant y être arrivés. Naturellement, les recherches ont été vaines. Une seule démarche a été fructueuse puisque nous avons ramené le poste de radio de la rue la Roquette où sont entreposées la plupart de nos possessions. Nous pourrions ainsi avoir de « vraies » nouvelles mais il est heureux que personne n'ait regardé dans mon sac ! Cependant, Monsieur Huot n'avait pas de nouvelles de son camion réquisitionné. Aux Ponts et Chaussées rue de Beaubourg, on nous avait donné deux adresses mais le camion était déjà plein à la première et le deuxième endroit (un garage rue Frénicourt) était fermé.

Dimanche 13 août

Cette journée a été assez mouvementée car j'avais offert d'aller à Vitry-Chatillon (22 kilomètres) chercher un peu de ravitaillement pour les sœurs de la rue Peronnet à un autre orphelinat des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Je me suis mise en route à huit heures sous une chaleur déjà intense. Des pavés, toujours des pavés et, à l'arrière du vélo, une remorque qui faisait plus de bruit qu'elle n'était grosse. Le voyage n'a duré que deux heures et quart mais j'avais bien chaud à l'arrivée. Peu de choses se sont passées pendant ce voyage à l'exception de l'arrestation d'un groupe de civils par des Allemands mais je n'ai jamais su pourquoi ils avaient été arrêtés ni ce qu'ils étaient devenus. J'ai facilement trouvé l'orphelinat mais j'ai dû attendre que les sœurs préparent la nourriture pour le voyage ce qui était peut-être aussi bien car j'ai pu déjeuner et me reposer avant de me remettre en route. En fait, il était trois heures et demie quand j'ai pris le chemin du retour avec une charge de soixante kilos empilée dans une remorque qui ne tenait que par miracle. Une des religieuses m'a accompagnée pendant deux kilomètres avec quelques enfants pour m'aider à grimper la côte qui se trouve à la sortie de la ville, mais la corde qui attachait la remorque au vélo s'est rompue à mi-chemin. Après une réparation assez primitive, je me suis mise en route sur ma bicyclette accompagnée par le grondement lointain des canons. Parfois, sur le vélo, le plus souvent en marchant et tirant la remorque, j'ai vu les bornes kilométriques s'ajouter lentement les unes aux autres ; la corde s'est cassée si souvent qu'elle n'était bientôt plus qu'un chapelet de nœuds. Un peu avant Juvisy cependant, un cycliste compatissant m'a poussée pendant quelques kilomètres ce qui m'a économisé mes forces et m'a permis d'aller un peu plus vite. C'était aussi plus agréable de pouvoir bavarder avec quelqu'un. Nous sommes arrivés rue Perronet à 21 heures 30 ce qui faisait une moyenne de trois kilomètres à l'heure mais l'essentiel était de rapporter de la nourriture non rationnée.

Lundi 14 août

Journée monotone. Le matin, nous sommes allées au garage de la rue Frémicourt pour savoir si leur camion pouvait nous emmener dans la Meuse. Je l'ai trouvé ouvert mais ils ne pouvaient pas nous donner de réponse pour le moment. L'après-midi, maman et moi avons passé un long moment assises au bord de la Seine. On pouvait presque se croire sur une plage de Normandie (avant la guerre) tant les costumes de bains et les nageurs, étaient nombreux. Malheureusement, les agents de police sont venus troubler ce spectacle paisible et nous ont obligés à « circuler ». Nous sommes retournées rue Frémicourt pour apprendre que le camion était complet. Le soir, le poste marchait bien et la BBC a donné des consignes aux Français de vingt neuf départements, bien que la région parisienne n'ait pas été mentionnée, il doit se préparer quelque chose d'important.

Samedi 19 août

Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai le courage de reprendre ce journal parce qu'il semble en effet que quelque chose se prépare. Je n'ai pas été accablée de besogne ces derniers jours mais il se passait si peu de choses qu'il y avait de quoi désespérer et les jours pesaient de plus en plus lourds à attendre une libération qui n'arrivait pas. Les nouvelles les plus étranges ont pourtant circulé récemment telle celle que j'ai entendue mercredi ou jeudi : « les derniers Allemands quitteront la ville à minuit et les Américains y entrèrent à deux heures du matin » ou « les Allemands partiront cette nuit mais aucun soldat allié n'entrera dans la capitale » et tant d'autres que je n'ai pas notées et que j'ai oubliées. Malheureusement, les Allemands sont encore avec nous même s'ils sont de moins en moins nombreux. C'est vraiment intéressant de les regarder empiler toutes sortes de choses dans leurs camions avant de reprendre la route de l'Est. On nous a dit que

les Allemandes étaient parties au début de la semaine et que beaucoup d'entre elles regrettaient de devoir quitter Paris et ses hôtels luxueux. Nous ne les regrettons pas !

Le mardi 15 août, l'annonce du Débarquement sur la côte de la Méditerranée avait ranimé, une fois de plus mais bien temporairement, les espoirs. Mais, les jours suivants, ma seule occupation a été de courir partout dans Paris à la recherche d'un camion qui pourrait nous emmener à Saint-Mihiel, toujours en vain naturellement. Je n'ai même pas pu trouver quelqu'un qui accepte de réparer les roues de la remorque afin que nous puissions y aller à bicyclette. Il semble bien que nous devons attendre notre libération à Paris !

Cependant, les Parisiens ont commencé à s'agiter. Jeudi, la police et les postes se sont mises en grève tandis que la circulation allemande était plus intense que jamais. Beaucoup de fonctionnaires (et le métro) avaient suivi leur exemple et c'est sans doute pour cela que les rues fourmillaient de civils. En même temps, les murs se couvraient d'affiches de tout format et de toutes couleurs appelant le peuple de Paris à la lutte. Cependant, tous les Allemands ne sont pas encore partis. Au contraire, il y avait des batailles autour des édifices publics dont la Résistance s'est emparée, en particulier, l'Hôtel de Ville et le palais de justice. Boulevard Saint Germain, les Allemands ont construit des barricades et les coups de feu sont nombreux mais quelques drapeaux français ont déjà fait leur apparition sur le commissariat de police, la mairie du septième, certains ministères et l'Hôtel de ville. Néanmoins, nous avons décidé d'aller rue de la Roquette l'après midi pour reprendre nos deux remorques. Nous sommes à peu près certaines que nous ne pourrons pas aller à Saint-Mihiel et nous pensons pouvoir retourner à Janville assez bientôt. Du Pont des Arts, nous pouvions entendre clairement les bruits des fusils et des mitrailleuses et nous avons éprouvé une grande émotion en voyant, pour la première fois depuis quatre ans, le drapeau français sur quelques bâtiments.

Les bruits de la lutte devenaient plus intenses comme nous approchions de l'Île de la Cité et il y avait de moins en moins de civils dans les rues ; nous avons donc décidé de faire un détour pour éviter les carrefours trop dangereux. Comme nous progressions, les drapeaux français devenaient plus nombreux et cinquante pour cent de la population arborait déjà fièrement les trois couleurs mais, contrairement à la tradition, la Bastille était très calme et nous avons eu l'impression d'entrer dans un autre monde. Nous avons trouvé le bureau de Monsieur Huot fermé cependant cette promenade nous avait permis de voir de nombreux aspects de l'insurrection parisienne qui commençait. Le soir, les nouvelles étaient bonnes et nous attendions avec impatience les détails de ce qui se passait à Paris mais la BBC n'en a rien dit tandis que la mitrailleuse continuait à tirer non loin.

Dimanche 20 août

Malheureusement, les Allemands étaient encore ici ce matin et la bataille de Paris a continué toute la journée. On entendait régulièrement la mitrailleuse tirer dans plusieurs directions et nous avons vu de nombreux camions, ceux de la Résistance aussi bien que des camions allemands, chacun avec un homme debout à l'avant, prêt à tirer. En dépit de cela, maman et moi sommes allées faire une promenade vers le Jardin des Tuileries et la Place de la Concorde. Il y avait très peu de Français dans les rues mais l'infanterie allemande était sur les quais, masquée derrière les premiers arbres des Champs Elysées. Mais ils devaient être trop occupés pour s'inquiéter des deux seules civiles qui se trouvaient là car ils ne nous ont rien dit. Il y avait aussi beaucoup de camions allemands et nous avons essayé de découvrir dans quelles directions ils allaient : la Normandie ou l'Allemagne ?

Bientôt l'espoir est encore une fois entré dans nos cœurs quand une voiture avec un pick-up a annoncé plus ou moins dans ces termes : « Etant données les promesses faites par l'armée d'occupation de ne pas attaquer les édifices publics occupés par la troupe française et de traiter les prisonniers selon toutes les lois de l'humanité, le Gouvernement provisoire de la République et le Comité de Libération demandent aux membres de la Résistance de cesser le feu immédiatement jusqu'à l'évacuation complète de la ville par les Allemands. Le plus grand sang-froid est recommandé à la population qui ne doit pas s'attrouper dans les rues ». Naturellement, des groupes de personnes s'étaient attroupés pour discuter ce dernier événement ! Les Allemands battaient en retraite et la ville était pour ainsi dire libérée, prête à accueillir ses « Libérateurs ». Et pourtant la mitrailleuse continuait à tirer en direction de la Préfecture de Police.

Sur les boulevards entre la Madeleine et l'Opéra, nous avons vu de longues lignes de camions allemands camouflés sous des branches, sans doute prêts à prendre la direction de l'Est. La place de l'Opéra était presque déserte et nous n'y avons vu que quelques sentinelles mais, avenue de l'Opéra, le drapeau français flottait sur la plupart des immeubles. Rue de Rivoli cependant, la croix gammée était toujours là ce qui n'avait pas empêché les habitants de cette rue d'accrocher les « trois couleurs » à leurs fenêtres. D'autre part, nombreux étaient ceux et celles qui portaient des brassards de la Croix Rouge ou de la Résistance et c'est ce jour là que j'ai vu pour la première fois les initiales FFI.

Comme nous approchions de la rue des Saints Pères, nous avons entendu des coups de fusil, puis une voiture est apparue, a essayé de faire demi-tour et enfin s'est arrêtée brusquement tandis que son chauffeur (un FFI poursuivi par les Allemands) en sautait à vive allure et disparaissait. La même voiture au pick-up est venue faire son petit discours dans notre quartier mais elle transportait quatre Allemands et un agent en uniforme. A qui se fier ?

Ce soir, le bruit courait que les derniers Allemands avaient quitté Paris mais j'ai du mal à croire qu'ils aient abandonné si facilement notre capitale. Cependant, depuis que je suis en train d'écrire ce journal, je n'ai entendu ni rafale de mitrailleuse ni coups de fusil et je me demande ce que va nous amener ce calme peut-être précurseur de l'orage. Et quelles nouvelles va nous apporter le bulletin que je vais écouter tout à l'heure ? En tout cas pas la seule nouvelle que nous attendions avec tant d'impatience, celle de l'arrivée des troupes libératrices.

Lundi 21 août

Paris attend. Les FFI et les Allemands continuent à rouler dans leurs camions respectifs, armés de leurs fusils et prêts à tirer. Ce matin, nous sommes retournées rue de la Roquette dans l'espoir de récupérer une de nos remorques. Les fusils et les mitrailleuses continuaient à tirer dans l'Île de la Cité mais il semblait que la bataille était moins intense qu'hier ou avant-hier tandis que le quartier de la Bastille était encore très paisible. Nous avons pris le chemin du retour avec une des remorques en suivant le boulevard Henri IV, le pont de Sully, et le boulevard Saint Germain où nous avons trouvé pas mal de civils (hommes, femmes et enfants) qui construisaient des barricades avec des pavés et des sacs de sable. Nous avons donc du prendre une vieille rue mal pavée qui a été fatale à notre remorque : une des roues s'est détachée et ce n'était bien sûr pas le moment de la réparer. Une personne très aimable a accepté de la surveiller jusqu'à ce que nous puissions revenir.

On se battait sur le boulevard Saint-Germain et nous avons du nous réfugier sous un porche, mais les balles sifflaient autour de nous et nous avons décidé de reprendre le chemin de la

rue Perronet malgré les combats qui continuaient. L'après midi, nous avons emprunté la remorque des sœurs pour aller chercher le contenu de celle qui était en panne. Les bruits de bataille s'entendaient comme nous approchions de la place de l'Odéon où une grenade avait mis le feu à un camion allemand. Nous avons néanmoins traversé cette place sans trop de mal, et, après avoir remonté la rue Monsieur le Prince, nous sommes arrivés au boulevard Saint Michel qui était aussi dangereux car le combat était violent autour du Sénat. Nous avons dû attendre longtemps avant de pouvoir nous remettre en route mais nous avons eu de la chance de rentrer saines et sauvées malgré les balles qui sifflaient autour de nous. Comme hier, la BBC n'a pas parlé de la « bataille de Paris ».

Mardi 22 août

Tôt ce matin, j'ai pris ma bicyclette pour aller voir ce qui se passait. Avenue de l'Opéra et sur les grands boulevards, il y avait encore beaucoup de camions allemands prêts à partir mais les civils n'avaient plus le droit de traverser la place de la Concorde et j'ai dû faire un grand détour pour retourner rue Péronnet. Maman et moi sommes retournées rue de la Roquette au début de l'après-midi pour la deuxième (et dernière), remorque. Malheureusement, il semblait y avoir moins de drapeaux français sur les bâtiments comme si les Parisiens perdaient espoir. Tandis que nous buvions un citron pressé à la terrasse d'un café, un camion allemand a remonté la rue en tirant dans toutes les directions, probablement pour faire peur aux gens. Ils ont bien réussi car, en quelques secondes, la rue était complètement vide. Nous avons décidé de suivre la Seine pour rentrer pensant que ce serait moins dangereux que le boulevard Saint Germain mais la rue de Rivoli était aussi barricadée et nous avons dû prendre les rues de côté. Comme nous marchions, très lentement à cause du mauvais état de la remorque, nous avons entendu des coups de fusil derrière nous et deux FFI ont crié :

« Ce n'est pas le moment idéal pour déménager vous savez !
Si vous pensez qu'on fait cela pour s'amuser...
Dépêchez vous ou nous serons obligés de tirer. »

Naturellement, nous ne pouvions nous dépêcher, et nous attendons encore qu'ils tirent...

Du Pont des Arts, nous avons vu une fumée épaisse venant de la direction du Grand Palais et on nous a dit plus tard que les Allemands l'avaient incendié pour en faire sortir les FFI qui s'en étaient emparés.

Mercredi 23 août

Peu de choses se sont passées aujourd'hui. L'aspect de Paris qui se bat est devenu assez familier aussi bien que le bruit des canons et des mitrailleuses. En réalité, il y a assez peu de danger à condition d'éviter les rues principales. Pour passer le temps, et pour voir ce qui se passait, nous avons fait une courte promenade le matin dans le quartier, et, l'après-midi, nous avons décidé de marcher jusqu'à la place de la Concorde. Nous avons d'abord suivi la Seine, sans voir un seul civil, mais nous avons bientôt rencontré une barricade allemande et nous sommes retournées sur le boulevard Saint Germain, que nous avons trouvé barricadé aussi. Nous nous sommes assises sur un banc pendant un petit moment et c'était une sensation assez bizarre de penser que nous étions les seules Françaises dans la rue. À part nous, il n'y avait que deux sentinelles allemandes qui gardaient la Chambre des Députés. Je n'avais jamais vu, et je n'ai

jamais revu, un Paris en apparence aussi déserté. Les informations étaient bonnes ce soir mais il n'y avait toujours rien sur Paris.

Jeudi 24 août

« Paris a été libéré par les FFI ». Du moins, c'est ce que la BBC a annoncé ce matin. Il est vrai que les représentants de Vichy sont partis il y a quelques jours et que c'est maintenant le Gouvernement provisoire de la République française qui est maître de la ville. D'autre part, les journaux « libres » sont en vente partout : Libération, Paris libéré, le Franc-tireur, l'Humanité et pas mal d'autres. Il n'empêche que les Allemands sont toujours là et qu'ils continuent à se battre vers la place de la Concorde et les Tuileries, c'est pourquoi nous étions très surprises d'entendre aux informations de une heure que « les armées du Général Leclerc sont entrées dans Paris libéré ». Elles ne font vraiment pas beaucoup de bruit ces armées, et je crains fort que ce ne soit une erreur de la speakerine car nous n'avons pas encore vu le moindre tank allié.

Pendant le reste de la journée, nous avons eu le pressentiment que quelque chose se préparait d'autant plus que les agents de police portaient à nouveau leurs uniformes d'« avant » l'occupation. L'après midi a été peu mouvementé et animé seulement par quelques coups de feu. Vers le soir, les bruits les plus invraisemblables couraient ; certains allaient même jusqu'à prétendre que les agents attendaient l'armée Leclerc à la porte d'Orléans. Comme Thomas, je n'en croyais rien puisque le bulletin de 21 h 15 a encore parlé de la « libération de Paris » tandis que de fortes détonations se faisaient entendre. Un des speakers a pourtant affirmé qu'une division blindée allait aider à réduire la résistance allemande dans Paris. « Ils » doivent donc être arrivés. Puis le brouillage est devenu si intense que j'ai du chercher une autre station. Soudain, je suis tombée sur une voix de femme qui annonçait : « A seize heures, on les signalait à Bourg la Reine, à 18 heures, ils étaient à Anthony et, à 20h30 rue d'Alésia. Les tanks seraient massés dans un cimetière entre la Porte d'Orléans et la Porte de Châtillon ». Après d'autres informations sur la situation dans Paris et de la musique militaire, la même voix de femme a repris : « on annonce, sous toutes réserves, que les Américains seraient à l'Hôtel de Ville, qu'ils tireraient des fusées et que le bourdon de Notre Dame sonnerait » et une voix d'homme a répondu : « naturellement, sous toutes réserves ». Le reste de la conversation s'est perdue dans la musique militaire qui a repris de plus belle.

Nous n'osions pas croire cette merveilleuse nouvelle, et cependant, il nous semble avoir vu deux ou trois fusées éclater dans le ciel tout à l'heure, mais nous n'entendons pas le plus petit bourdon quoique nous soyons relativement près de Notre-Dame. Au contraire, de fortes détonations se font entendre vers l'Ouest tandis qu'une intense fumée rougeâtre s'élève dans le ciel. J'ai donc commencé à me déshabiller quand, tout à coup, une cloche s'est mise à tinter. LE BOURDON DE NOTRE-DAME ! ILS SONT LÀ ! Et ce fut dans la rue un immense cri de joie et des applaudissements qui résonnaient comme le tonnerre. Quel dommage de ne pas pouvoir nous mêler à la foule en liesse, mais les portes de notre immeuble sont fermées à partir de dix heures et personne ne peut entrer ou sortir jusqu'au lendemain matin. Nous avons entendu les bruits de la bataille toute la nuit.

Vendredi 25 août

Assez tôt ce matin, les cris de la foule m'ont attirée au dehors. Boulevard Saint Germain, une voiture américaine était stationnée : ses occupants étaient à la recherche d'Allemands tapis

dans deux hôtels voisins et ils sont bientôt apparus, mains sur la tête et visages blêmes, et se sont mis en route vers la mairie du septième sous les huées et les horions de la foule, ce n'était pas très beau. Je n'oublierai jamais non plus cette femme que des français avaient tondu parce qu'elle avait couché avec des Allemands.

La matinée s'est passée à circuler d'une rue à l'autre, à la recherche de l'armée du Général Leclerc toujours invisible tandis que la mitrailleuse tirait de plus belle. Cependant, on enlevait les barricades et j'ai aidé à transporter les sacs de sable et les pavés. Vers la fin de la matinée, nous avons vu des soldats français (ils ETAIENT arrivés !) qui prenaient position autour des points stratégiques. Ils portaient tous une mitrailleuse dont ils se servaient souvent pour arrêter les deniers « résistants » allemands généralement perchés sur les toits.

Nous n'avons pu sortir très loin l'après midi car les combats faisaient toujours rage autour du Sénat et de la Place de la Concorde. Nous avons essayé de marcher jusqu'aux Invalides car nous avons entendu dire que beaucoup d'Américains y étaient stationnés mais c'était trop dangereux. Tout s'est calmé dans la soirée car le Général Chonitz était venu porter la reddition de ses troupes : quatre cents soldats au Sénat, six cents à la Chambre des Députés, plusieurs centaines encore dans différents quartiers. La « bataille de Paris » était vraiment terminée et les Parisiens ont laissé éclater leur joie en pavoisant, en chantant et en dansant.

Samedi 26 août

Quand je me suis réveillée ce matin, le ciel était bleu et nous n'entendions plus le moindre bruit de guerre. Les journaux ont annoncé que le général de Gaulle se rendrait cet après-midi à l'Arc de Triomphe puis descendrait les Champs Élysées jusqu'à la place de la Concorde. Il irait ensuite à Notre-Dame où un *Te deum* serait célébré. Nous nous devons d'assister à quelque chose d'aussi important. La matinée s'est passée au milieu d'une foule bruyante et animée. Quel contraste entre les rues bourdonnantes d'aujourd'hui et celles d'il y a une semaine alors que l'insurrection éclatait et que les gens osaient à peine sortir de leurs appartements. L'après-midi, maman et moi avons pris la direction de la place de la Concorde en traversant les Tuileries qui conservaient le souvenir de rudes combats : beaucoup d'arbres avaient perdu leurs branches, tandis que des tanks et voitures gisaient çà-et-là, à demi calcinés.

Quand nous sommes arrivées, nous avons trouvé la place déjà envahie par la foule mais maman a pu grimper sur une chaise tandis que je montais sur une tour en bois, à demi calcinée elle aussi. Une vingtaine de personnes y étaient installées et la vue était extraordinaire : nous faisons face aux Champs Élysées et la place de la Concorde s'étalait à nos pieds. Une place qui fourmillait de personnes dont beaucoup s'étaient accrochées à tout ce qui avait quelque hauteur : camions, tanks, lampes, statues, fontaines, *etc...* Je n'oublierai jamais l'émotion que j'ai ressentie pendant ces quelques heures !

Nous avons d'abord assisté à l'arrivée des voitures, des tanks, des FFI, des soldats, des pompiers et des gardes mobiles qui prenaient position au milieu des cris de joie et des acclamations. Seuls deux coups de feu sont venus troubler la paix retrouvée mais ils ont été vite oubliés. Enfin, nous avons aperçu un long défilé qui descendait les Champs Élysées ; des motos d'abord, puis des voitures et une masse compacte de personnes à pied. C'est parmi elles, que se trouvait le Général de Gaulle et la foule l'a acclamé à grands cris. Puis, il est monté dans une voiture et s'est éloigné dans la rue de Rivoli, suivi des soldats qui avaient pris part à notre libération. Nous étions fort surpris et déçus car les journaux avaient dit qu'il y aurait une

cérémonie sur la place de la Concorde et qu'on y chanterait les hymnes nationaux de tous les pays alliés. Nous ne pouvions comprendre pourquoi cette cérémonie n'avait pas eu lieu.

Comme la plupart des spectateurs, nous avons commencé à marcher près de la rue de Rivoli parce que nous voulions assister au *Te Deum* à Notre-Dame. Tout en marchant, nous regardions défiler les FFI et l'armée route de Clichy qui levait déjà le poing. Malheureusement, ce défilé a été brusquement interrompu car, alors que nous pensions qu'à nous réjouir, des coups de feu ont éclaté dans toutes les directions suivis par les rafales de mitrailleuses américaines. En un temps record, il n'y avait plus personne debout dans la rue ou dans les jardins car tout le monde essayait de gagner les abris les plus proches. Maman et moi sommes restées au bord de la rue, protégées par le mur des Tuileries. Pendant près d'une demi-heure, les échanges de balles ont continué tandis que nous regagnions la rue Péronnet. En fait, il y eut des coups de feu tout au long du défilé, depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à Notre Dame et ils avaient commencé juste au moment où le Général de Gaulle était entré dans la cathédrale. Peu de personnes ont été blessées mais c'était un rappel odieux du fait que la guerre n'était pas encore finie.

La paix est revenue le soir et les rues se sont remplies à nouveau d'un peuple joyeux qui célébrait sa liberté reconquise. Pendant la nuit cependant, des avions allemands ont survolé la capitale à deux reprises et ont lancé des bombes incendiaires tandis que la DCA ripostait. Il paraît qu'il y a eu de nombreuses victimes.

Dimanche 27 août : le retour

N'ayant aucune raison de rester à Paris, nous avons décidé de retourner en Normandie, d'autant plus que nous ne pouvions pas aller chercher Jeanne et Michel à Saint-Mihiel qui n'avait pas encore été libéré. Avant de partir cependant, j'ai porté une lettre à Monsieur Huot qui irait à son usine aussitôt que possible et qui pourrait la porter à Jeanne et Michel. Nous (maman, moi, les deux bicyclettes et la remorque qui nous restait), nous mîmes en route à neuf heures du matin pour un voyage qui allait être intéressant et varié. Première étape : Paris-Sèvres, à bicyclette ; deuxième étape : Sèvres-Trappes, dans un camion américain ; troisième étape : Dreux-quelque part sur la route d'Argentan, dans un camion américain.

Les deux chauffeurs avaient d'abord dit qu'ils nous emmèneraient jusqu'à Saint-Lô mais l'un d'eux m'a proposé un marché. Il a offert, devant maman, de me donner cinq cents francs si j'acceptais de coucher avec lui. Si je refusais, ils nous laisseraient au bord de la route. J'ai refusé. Mais, cinq minutes plus tard, c'était la cinquième étape, route d'Argentan-Vassy dans un camion anglais conduit par deux braves soldats qui nous ont offert des cigarettes et du vin blanc. Tout le long de la route, c'était un défilé ininterrompu de camions remplis d'hommes et de matériel qui montaient sur Paris. Il était vraiment impressionnant de voir ces colonnes ininterrompues et nous comprenions mieux pourquoi notre libération s'était fait attendre si longtemps : il fallait d'abord fabriquer tout ce matériel. À Vassy, nous avons été accueillies dans un centre pour réfugiés très confortable.

Lundi 28 août

Nous avons repris la route assez tôt bien que nous ayons dû attendre le petit déjeuner pendant plus de deux heures. Sixième étape : Vassy-Saint-Germain, dans un camion anglais dont les occupants étaient aussi très gentils. L'un d'eux parlait très bien le français et nous a donné du

chocolat ! Septième étape : Saint-Germain-Condé, dans un autre camion anglais mais dont les chauffeurs étaient beaucoup moins sympathiques. Puis, nous avons dû attendre assez longtemps le dernier camion qui nous a emmenés jusqu'à Caen. Dans ce camion, nous avons traversé une partie de la Normandie qui avait vu de rudes combats, et qui en portait les traces. Nous sommes descendues de ce camion devant la gare. Le spectacle n'avait guère changé depuis juillet, quoique les rues étaient maintenant déblayées et que trois ponts provisoires eussent été construits sur l'Orne. Nous pouvions avancer sans trop de difficultés le long des quais, mais il y avait de nombreux camions et beaucoup de poussière car de nombreuses machines travaillaient déjà au déblaiement de la ville. Autour de la place Saint-Pierre, les dégâts étaient beaucoup plus considérables que lors de ma dernière visite. L'église était encore debout quoique très endommagée et il ne restait rien de la place des Victoires ou des rues avoisinantes. Il était facile de comprendre qu'il y avait eu un fort bombardement depuis ma dernière visite. Malheureusement, le spectacle était le même rue de Geôle : du temple protestant, il ne restait qu'un pan de mur tandis que de la rue du Tour de Terre, il n'existait plus rien et que l'immeuble que notre famille habitait n'était qu'un amas de pierre. Notre appréhension, qui n'avait fait que grandir depuis que nous étions entrées dans la ville, est devenue une peur intense et nous avons décidé d'aller voir les Kaix dans l'espoir d'apprendre ce que les Legoupil étaient devenus. Sur tout notre chemin, ce n'était que ruines et ce n'est qu'à partir de la Place Saint-Martin que la ville avait conservé son aspect du passé.

Une dame nous a dit que ces dégâts avaient été causés par un très fort bombardement le sept juillet, ce fameux jour où nous regardions en curieux tous ces avions aller et venir au dessus des faubourgs de Caen, du moins, c'est ce que nous pensions. Pendant cinquante cinq minutes, plus de cinq cents forteresses avaient survolé la ville et parachevé l'œuvre des bombardements précédents. Madame Kaix a confirmé nos pires craintes. Toute la famille est restée sous les décombres ce jour là : Tonton, Taine, Pierre et sa femme Renée, Paul, Marie Canelan (la mère de Renée), Madame Bazin (la sœur de Renée), Monsieur Bazin et leur bébé. C'est vraiment trop d'un seul coup et pour une seule famille...

La journée s'est terminée par une visite à la préfecture puisque Monsieur Daure est maintenant Préfet du Calvados. Nous avons d'abord retrouvé Cathou, puis David (les enfants), et enfin Monsieur Daure. Ils ont perdu toutes leurs possessions parce que la maison dans laquelle ils se cachaient (et qu'ils ont dû quitter) avait été transformée en blockhaus, puis détruite. Ils nous ont dit que, peu de temps après leur retour à Caen, ils étaient allés à Janville et avaient cherché nos tombes dans le jardin de l'école car ils avaient entendu dire que nous avions tous été exécutés, ce qui aurait très bien pu nous arriver, mais je n'ai jamais su où ni comment ces rumeurs avaient commencé d'autant plus que le corps de Monsieur Quellec n'avait pas encore été découvert. Ils nous ont invitées à passer la nuit à la préfecture et à y dîner mais seules, car ils allaient tous à Bayeux : Monsieur Coulet (le fils) devait bientôt quitter la Normandie pour prendre une position importante à Paris.

Mardi 29 août

Après une nuit assez difficile (nous n'étions pas habituées à l'idée de tous nos morts), le réveil s'est fait sous la pluie et c'est en attendant qu'elle cesse que je relate ces derniers événements. Vers quelles nouvelles désillusions allons-nous aujourd'hui ? Dans quel état trouverons-nous les maisons de Troarn, Janville et Saint Pair ? Où sont Jeanne et Michel ?

Fatiguées d'attendre, nous nous sommes mises en route sous une fine pluie normande qui intensifiait nos craintes. À la sortie de Caen, nous n'avons trouvé aucun camion qui allait jusqu'à Troarn et nous avons dû enfourcher nos bicyclettes sous la pluie qui continuait à tomber. Cette partie de Caen n'était pas plus abîmée qu'avant le 7 juillet et Mondeville ne semblait pas avoir trop souffert cependant que les champs alentour attestaient de la violence des combats. Ils étaient remplis de matériel et de munitions abandonnées et les champs eux-mêmes étaient labourés par les tanks. À Giberville, quelques civils étaient déjà de retour et vivaient dans des maisons bien endommagées par les obus. Démouville aussi était très abîmée mais il ne restait rien de Sannerville : pas une maison habitable, pas un brin d'herbe dans les champs, pas une haie intacte ; tout était labouré, retourné, en ruines, et il nous était difficile d'imaginer que tout ceci était arrivé alors que nous étions encore à Janville, mais nous comprenions mieux tous les bruits de guerre que nous entendions alors.

Troarn, cependant, offrait un spectacle moins horrifiant. Beaucoup de maisons avaient été endommagées et beaucoup de champs étaient minés (en effet, plus de personnes de la région ont été tuées par des mines pendant les mois qui ont suivi que pendant toute la guerre), mais ce n'était pas du tout la même chose qu'à Caen ou à Sannerville. À part un pâté de maisons qui avaient brûlé, la situation était bien meilleure que nous n'osions espérer. La maison de Jeanne et Michel était une des moins abîmées du pays, bien que la toiture ait été assez endommagée et que toutes les vitres aient été brisées. La boutique était dans le même état que lors de mes visites en juillet. Seul, le café présentait un aspect normal avec ses tables recouvertes d'une nappe blanche indiquant qu'on avait du y faire un banquet récemment. Nous y avons déjeuné après avoir bavardé avec quelques-uns des habitants qui étaient de retour : Monsieur et Madame Picorit, Monsieur Fouchard qui nous croyaient tous morts eux aussi. D'autres bruits assez extraordinaires circulent sur mon compte car il paraîtrait que j'aurais conduit un nombre incroyable de jeunes gens jusqu'aux Anglais à travers les lignes allemandes !

Nous avons bientôt pris la route de Janville car nous avons hâte de revoir notre maison. Les premiers tours de roues dans le village nous ont rassurées quelque peu : la ferme des Marie, celle qui se trouve à l'extrémité du village, celle de Monsieur Dottement, la maison de Monsieur Louis n'ont pas changé d'aspect depuis le trente juillet. Et, en débouchant sur la place, l'école nous est apparue exactement telle que nous l'avions laissée ce jour-là, décorée cependant de deux énormes drapeaux français, l'un sur la porte de l'école et l'autre pavoisant un camion allemand abandonné. Dans la salle de classe, il y avait maintenant cinq lits ainsi que deux ou trois tables et les fenêtres étaient camouflées, ce qui ne nous a pas empêchées de lire les inscriptions des Canadiens, car ce sont eux qui ont libéré le village, sur le tableau noir : « les boches sont foutus, vive de Gaulle », *etc...*, et cela nous a fait plaisir de penser que des soldats d'une autre race avaient habité ces lieux. Le premier inventaire de la maison était loin d'être désastreux : les planchers ont été lavés et il n'y avait pas de poussière sur les meubles. Le buffet de la salle à manger a été poussé devant la porte de la cuisine afin de laisser la place pour deux matelas. La cuisine était propre elle aussi mais il n'y avait pas une seule assiette ni un seul ustensile de cuisine dans le buffet tandis que notre vieille cuisinière a été remplacée par une autre en bien meilleur état, nous apprendrons plus tard qu'elle appartenait à des voisins ! Le spectacle était le même dans les chambres où tout était propre et bien rangé. Nos meubles étaient toujours là avec, en plus, deux grands fauteuils et un nouveau lit dans la chambre qu'occupait grand-mère avant sa mort. Nous en avons conclu qu'une douzaine de soldats ont couché dans la maison (pendant combien de temps ?) et qu'ils l'avaient réarrangée à leur gré : ils avaient jeté pèle-mêle dans les armoires ou dans le « cagibi » sous l'escalier tout ce dont ils ne voulaient pas. Les jours suivants, nous y avons retrouvé les choses les plus disparates : bois de lit, portes sciées, assiettes, casseroles, livres, photos, manteaux, *etc...* Nous avons commencé à réarranger la maison à notre gré après avoir

bavardé avec les Janvillais qui étaient de retour, quatorze en tout pour le moment, mais les autres ne tarderont pas.

Les deux vieilles femmes sont restées à Janville jusqu'à la fin. Elles étaient heureuses de nous revoir car le bruit de notre mort était arrivé jusqu'à elles.

Et c'est ici que j'abandonne le récit de notre « Grande Aventure » qui est maintenant terminée. Il nous reste seulement (!) à faire face à la difficulté de vivre dans une maison sans électricité et presque sans toit, où il pleut presque autant que dehors et avec la proximité d'un Caen en ruines qui n'est rien d'autres qu'un champ de boue l'hiver et un nuage de poussière l'été, et qui demandera des années de travail intense avant de redevenir la ville animée d' « avant ».

Bien pire encore est le retour à la routine journalière après avoir vécu ces semaines de vie intense. Je crois que je ne m'en suis jamais remise.